

Fleurs d'en bas, poésies et
chansons patoises [évoquant
les mines du Nord]. Préface
de M. André Jurénil. 3e éd.

Mousseron, Jules (1868-1943). Auteur du texte. Fleurs d'en bas, poésies et chansons patoises [évoquant les mines du Nord]. Préface de M. André Jurénil. 3e éd.. 1901.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Jules Mousseron

Fleurs d'en bas

Poésies et Chansons patoises

PRÉFACE

de

M. ANDRÉ JURÉNIL

DEUXIÈME ÉDITION

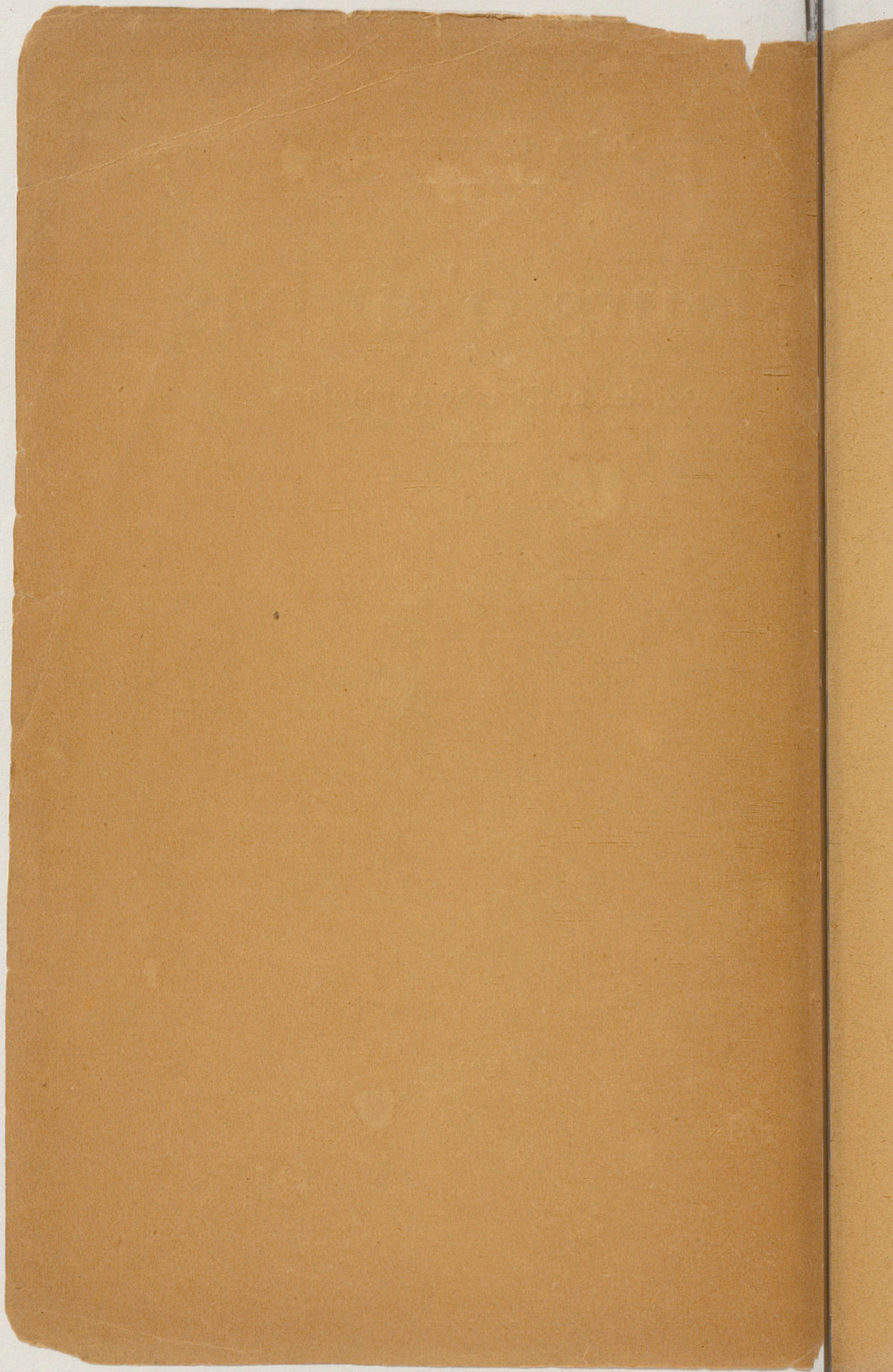


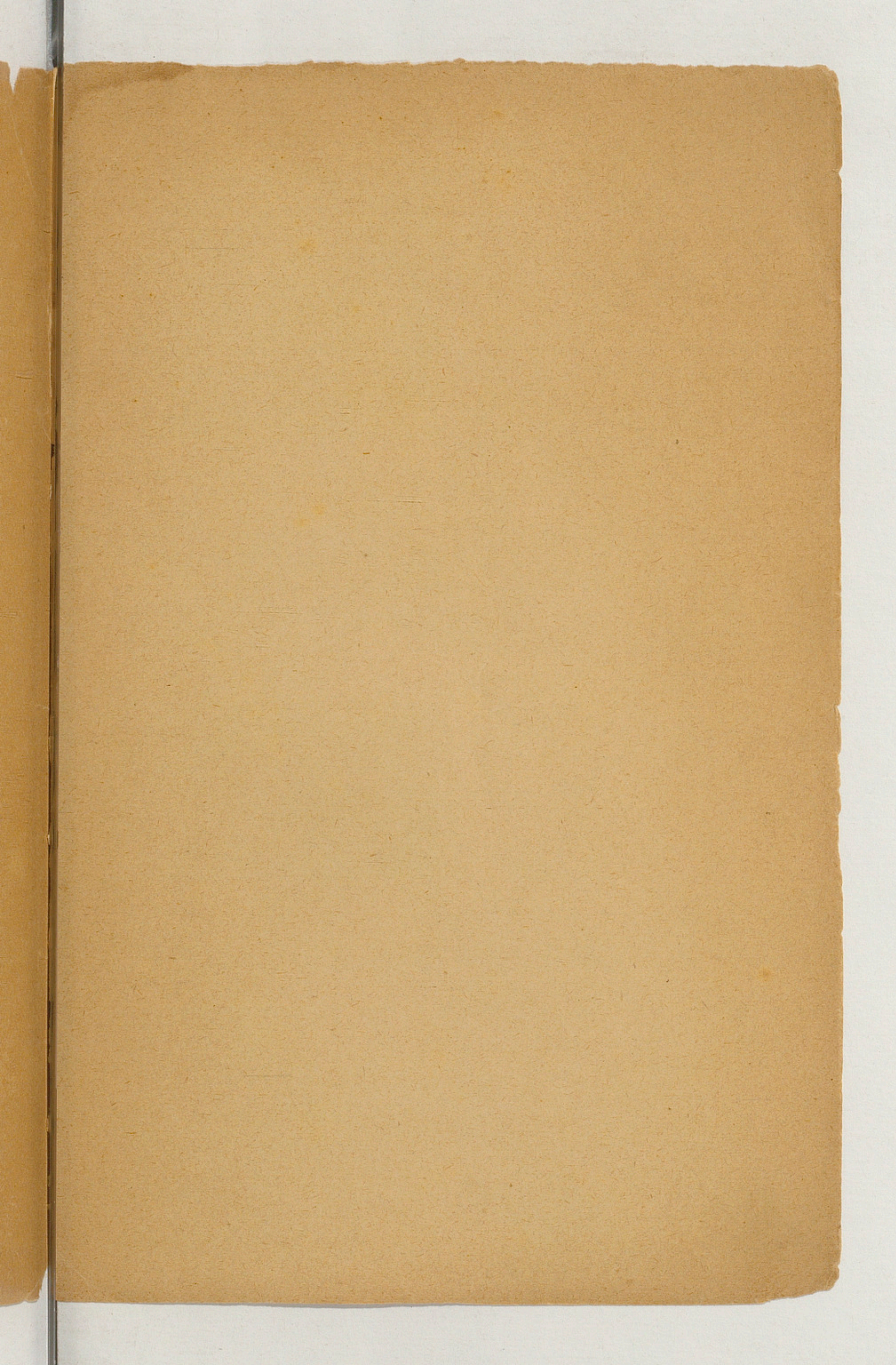
DENAIN (NORD)

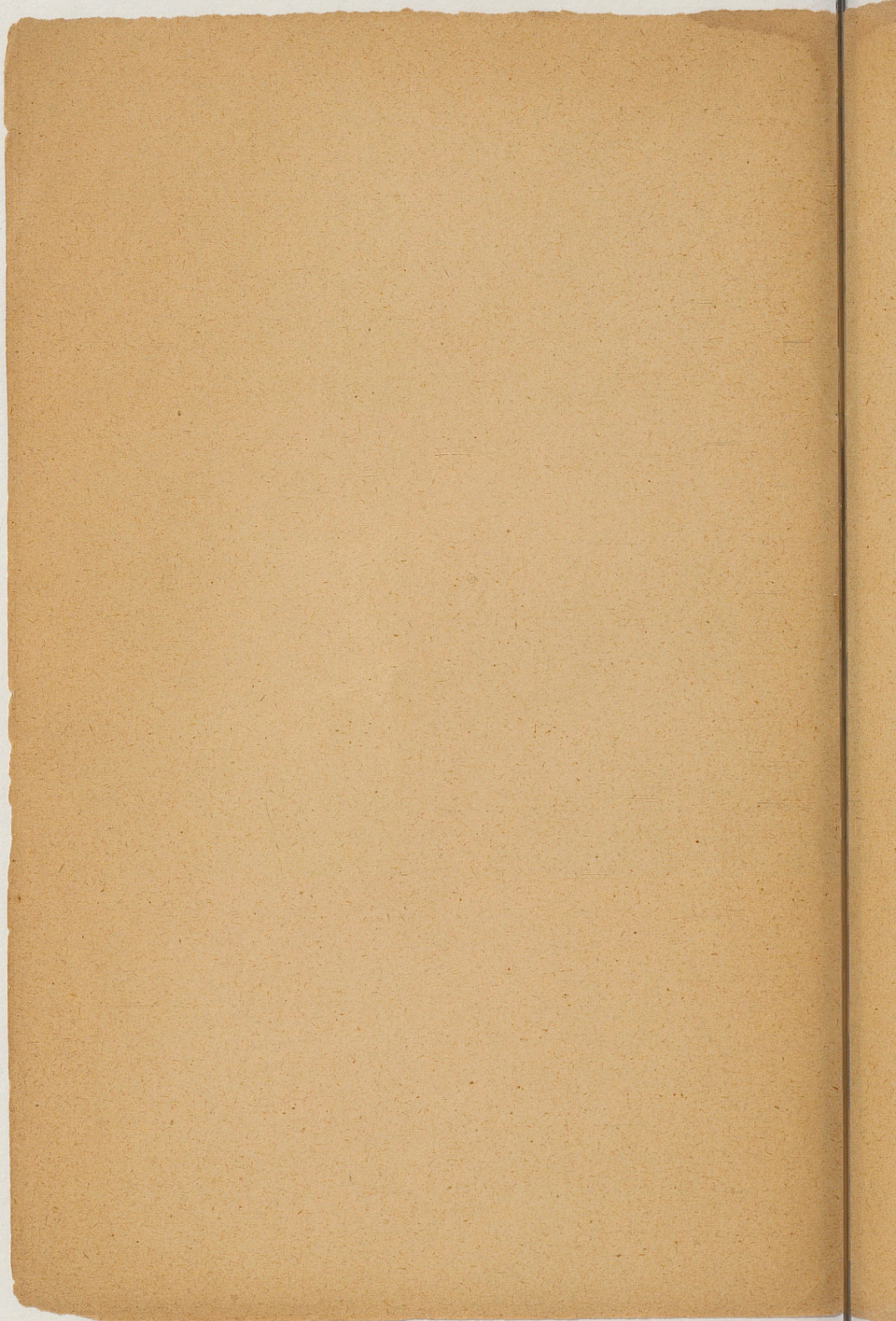
EN VENTE CHEZ LES LIBRAIRES

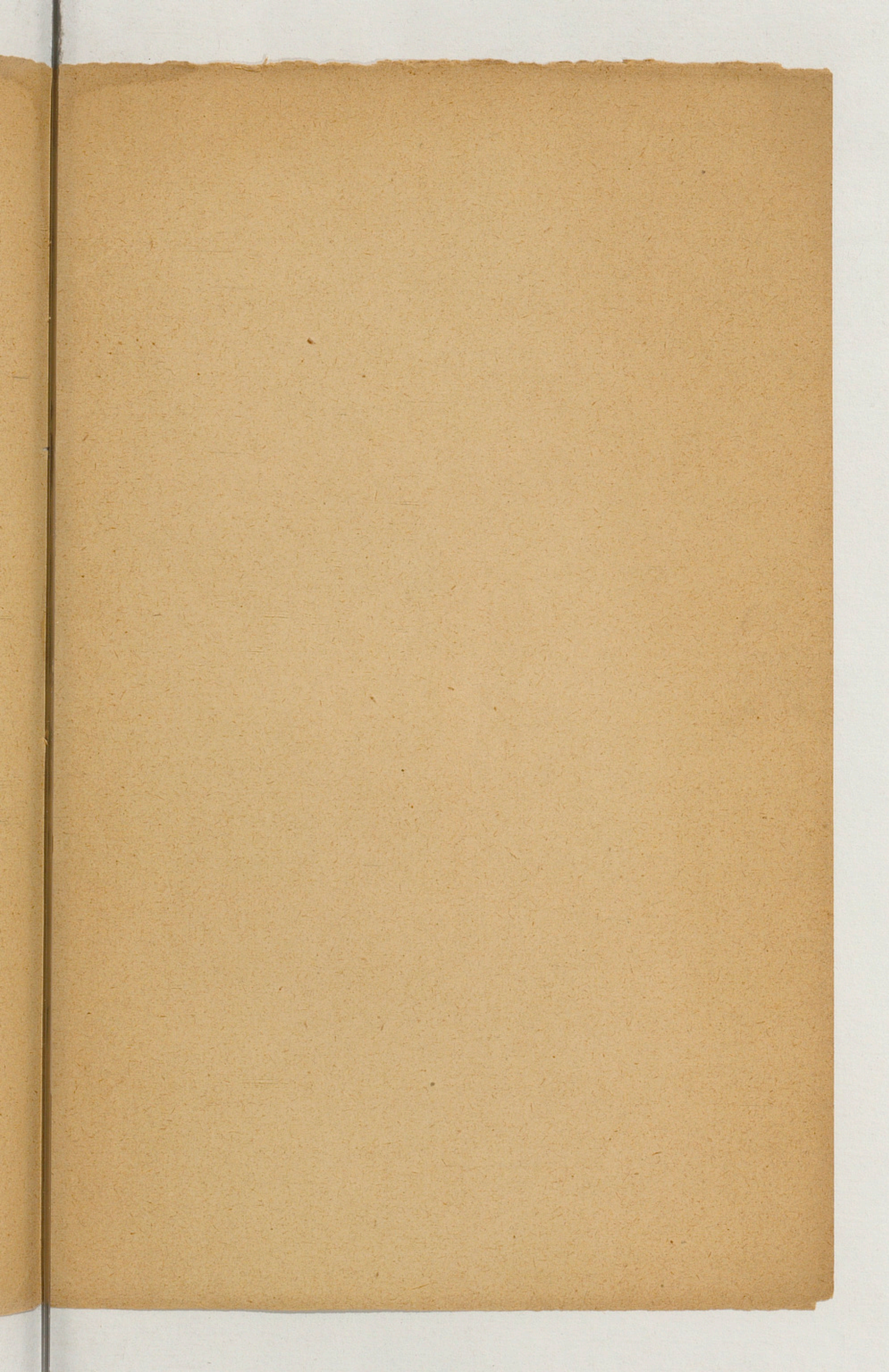
1900

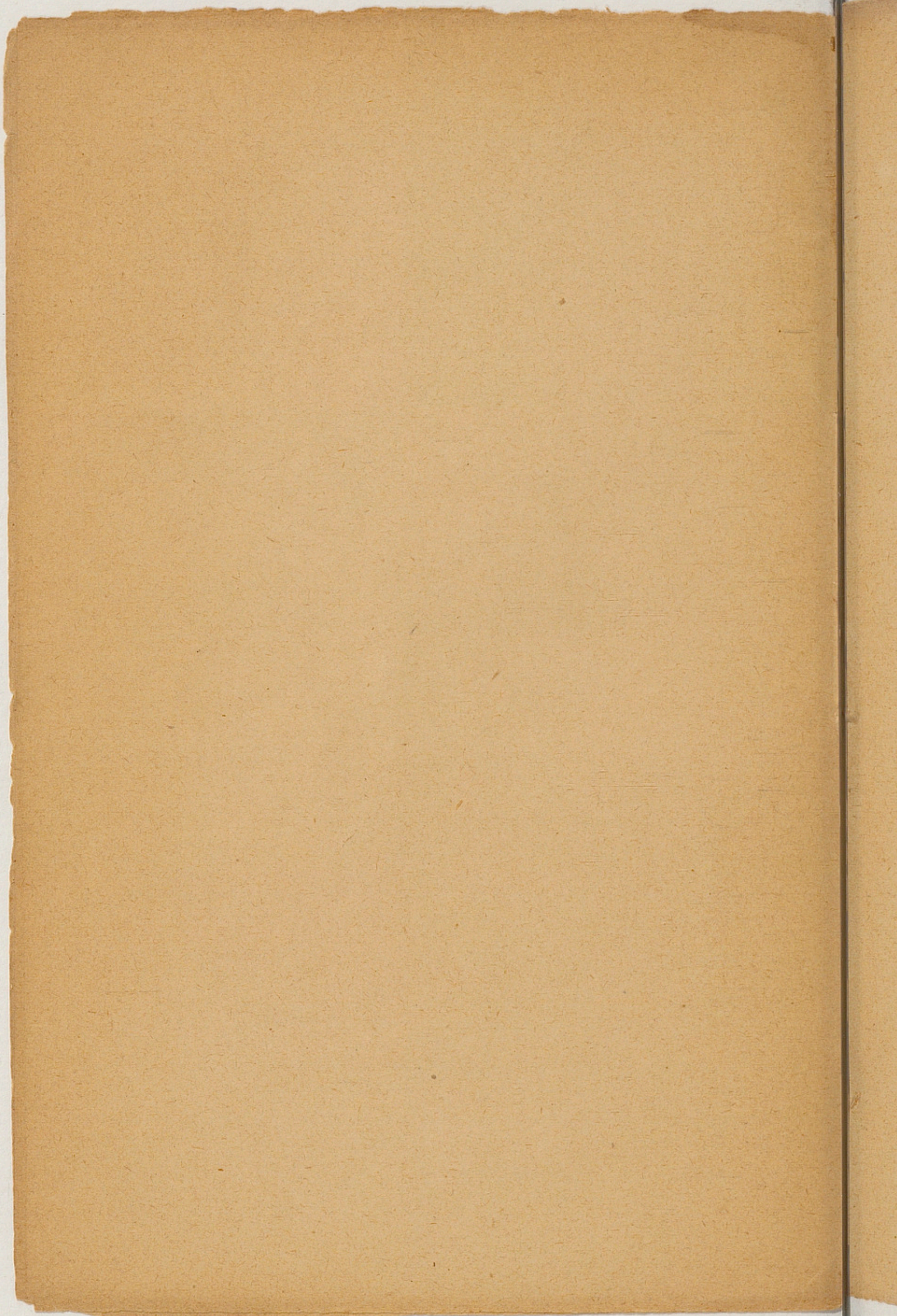
Tous droits réservés











FLEURS D'EN BAS

TULLE, IMPRIMERIE MAZEYRIE

Jules Mousseron

Fleurs d'en bas

Poésies et Chansons patoises

PRÉFACE

de

M. ANDRÉ JURÉNIL

DEUXIÈME ÉDITION

DENAIN (NORD)

EN VENTE CHEZ LES LIBRAIRES

1900

Tous droits réservés

BIBLIOTHÈQUE
MUSÉE DE
VALENCIENNES

802 335 (3)

UNIVERSITY
OF CALIFORNIA
LIBRARY

Préface

Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que de braves artisans, leur journée terminée, ont remplacé le rude outil par la plume légère, pour exprimer leurs idées au gré de leur âme et se livrer tout entiers au frisson sacré, au frisson presque inné, jamais détruit par les tracassas cependant prosaïques de la vie. — Voilà déjà plus de deux siècles que Maître Adam, le bon Nivernais, faisait cesser un instant le chant monotone de la varlope pour entonner joyeusement :

« Aussitôt que la lumière... »

La postérité a voulu l'honorer dans son double talent de menuisier et de chansonnier en lui décernant le titre de « Virgile au rabot ». Plus près de nous, Jasmin, le poète populaire dont Agen se glorifie, maniait avec la même adresse la lyre du barde et les ciseaux du perruquier. Ses jolies clientes retrouvaient probablement des ébauches de poèmes sur les papillotes que confectionnait ce Figaro d'au-dessus de l'Espagne.

Pour remonter plus haut au point de vue géographique, ne voyons-nous pas, en la ville de Mons, l'armurier Antoine Clesse rimer de pacifiques chansons pour se consoler d'avoir à fabriquer des instruments de discorde ? Car, il ne faut pas se le dissimuler, les temps sont durs, et l'époque est passée où, pour vivre et subsister, il suffisait

d'être un ménestrel possédant pour bagage un rebec harmonieux et quelques lais d'amour. On ne trouverait plus maintenant, hélas ! l'hospitalité courtoise chez la douce châtelaine qui se laissait attendrir, sous les fenêtres ogivales, par la romance sentimentale du troubadour errant.

Le lecteur ne s'étonnera donc pas si nous lui présentons aujourd'hui l'œuvre originale et personnelle d'un poète que le hasard et les circonstances de la vie ont fait simple ouvrier mineur.

Oui, dans le fond des galeries souterraines, il s'est trouvé quelqu'un dont la pensée s'est dégagée du travail obscur pour traduire, dans une langue expressive et naïve à la fois, les diverses impressions du peuple noir. Et, d'ailleurs, cela doit sembler tout naturel : ne sait-on pas que les pinsons aveugles chantent bien et chantent juste ?

Jules Mousseron aurait pu, s'il l'eût voulu, employer une langue plus pure : il a préféré, pour faire un livre plus typique et plus rempli de couleur locale, se servir du patois de son pays. A vrai dire, ce patois se compose en grande partie de mots français vieillis ou simplement « écorchés », effrités, — quelque peu démolis, plutôt, comme le caillou sous la pioche du mineur. Et, en cette époque intellectuelle où l'on veut se rendre compte de tout et ressentir des impressions nouvelles, ce livre pourra être lu avec intérêt.

Nous avouons, pour notre part, éprouver une tendresse spéciale pour la première partie du volume intitulée : Choses du pays noir. — On saura sûrement apprécier le charme particulier et le tour d'esprit enjoué de ces petites pièces si poétiques. On peut affirmer, sans exagération, que certains sonnets méritent, par leur note finale très soignée, de fixer même l'attention des lettrés et des artistes.

Ce que l'on remarque surtout dans cette première partie des Fleurs d'en bas, c'est la résignation calme, l'horizon limpide, quoique un peu triste, des honnêtes gens qui ne veulent ni connaître ni même soupçonner l'envie. Cette sorte de fatalisme touchant, non calculé certainement, n'est-il pas fait pour inspirer un peu de commisération et de tendre pitié ?

Du reste, où l'auteur est le mieux dans son sujet, c'est dans les tableaux sombres, aux teintes indécises et mélancoliques, surtout dans son admirable pièce « Brodequinsans-talon », qui est, avec le « Vieux mineur », le chef-d'œuvre du livre. Peut-on dépeindre d'une manière plus délicate et plus originale l'« état d'âme » de cette pauvre fille dont le monde terrestre, étroit et pénible, est limité par le « terri » noir érigé au bout de la route ?

Il ne faut pas croire, cependant, que Jules Mousseron ne sait pas trouver le mot comique qui dépeint la gaîté populaire, où l'esprit rabelaisien se retrouve toujours quelque peu. On pourra se rendre compte, par les pièces composant la deuxième et la troisième partie de son livre, qu'il a su plus d'une fois saisir au vol cette expression pittoresque qui fait le charme et la valeur des vieilles rondes et légendes françaises. Les accessibles à la pitié ne sont pas réfractaires au rire large et franc.

Qu'il nous soit permis de remercier les amis de Jules Mousseron qui ont bien voulu nous aider quand nous avons émis l'idée de réunir ses poésies en un volume publié par souscription.

Et, au nom de Jules Mousseron comme au nôtre, nous tenons aussi à présenter le témoignage de notre gratitude reconnaissante aux personnes bienveillantes et généreuses

qui nous ont permis de mener notre projet à bonne fin. Grâce à elles, nous aurons eu la joie de pouvoir présenter au jour le talent d'un jeune poète qui, — sans procéder d'aucune école et sans avoir recours à aucune imitation, — saura plaire et intéresser. Après Desrousseaux et Lamy, dont les tableaux sont faits d'une main si experte, il était donc possible de peindre encore notre Flandre sous des dehors presque insoupçonnés.

Les chansons et les poésies de Jules Mousseron sont un peu semblables à ces braves filles au visage noir dont il a parlé plus d'une fois dans son livre. Après six jours de travail, elles aiment, le dimanche, à revêtir une robe d'indienne aux fleurs voyantes et multicolores. Leurs yeux brillent, joyeux; leur teint ne rappelle plus le charbon ou la suie; leurs cheveux sont ornés d'un frais ruban.

Les chansons de Jules Mousseron se sont endimanchées, elles aussi. Elles le méritent bien à tous les égards; c'est la récompense due au labeur honnête et persévérant. Et merci donc encore aux personnes qui non seulement ont permis de leur donner un costume pimpant et coquet, mais aussi à celles qui voudront bien sourire, sur leur passage, à ces bonnes et vaillantes filles de Flandre.

André JURÉNIL.

Denain, 1^{er} décembre 1896.

AVANT-PROPOS

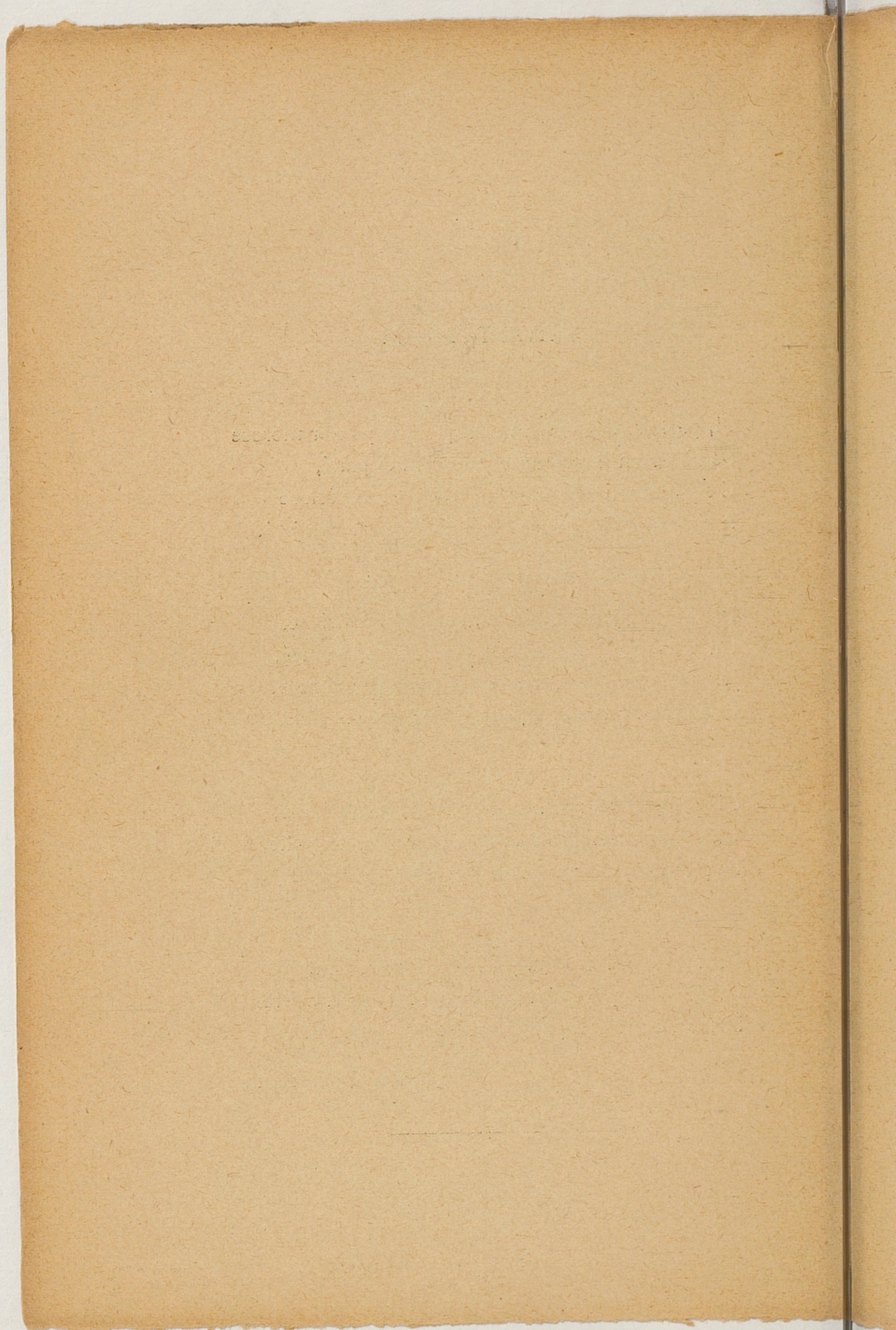
Si, parfois, dans mes vers, quelque penser morose
Se glisse en importun et trouble ma gaité,
C'est que souvent aussi ma chanson est éclos
A six cents pieds sous terre, où le sort m'a jeté.

Dans la mine profonde où, sombre apothéose,
Un monde va, grouillant, par l'ardeur escorté,
Je veux chanter le ciel, je veux chanter la rose,
Quand la nuit me rappelle à la réalité...

Oh ! l'éternelle nuit, nuit où, pour toute étoile,
Une lampe tremblote et de « poussier » se voile,
En jetant sur le roc de changeantes couleurs !

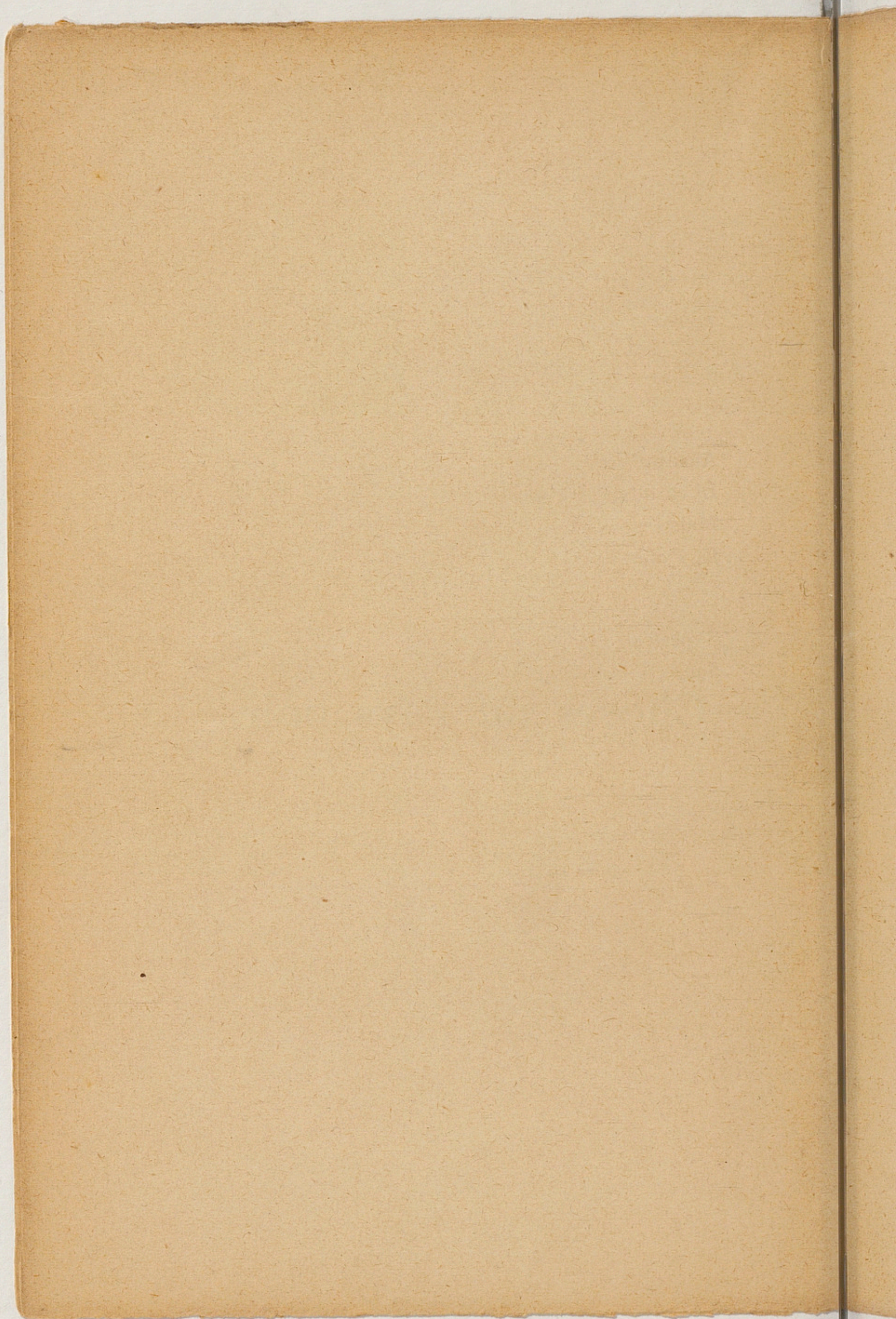
Loin du soleil aimé la pitié prend mon être.
L'ivresse ne peut vivre où la fleur ne peut naître,
Et mon cœur compatit à toutes les douleurs.

Jules MOUSSERON.



PREMIÈRE PARTIE

Choses du Pays noir



Eune brave Fille

Avant d' travailler d'sus l' mancheau
D' carbon, Cath'rine étot mignonne ;
Mais l' poussière a bradé s' belle piau
Et s' chév'lure est dév'nu' tout' jonne.

S' père est malade, et — trist' tableau ! —
Sans ell' les p'tiots d'mand'rott'nt l'aumonne.
Pourtant, parc'qué s' teint n'est point biau,
L' brav' fill' n'est pas bin v'nu' d' tout l' monne.

In dit qu' les cocott's, à Paris,
Abusant trop dé l' poudr' dé riz
Muchent l' trac' du vic' sous l' pourette.

Ichi, Cath'rin', — ch'est aussi bon, —
Sans même y pinser, l' douc' pauvrette,
All' much' ses vertus sous l' carbon !

*L' Terri**A mon ami Moïse Théron.*

Berlin' par berlin', l' terri d' terre
Chaqu' jour prind du tour et d' l'hauteur.
Chaqu' pallé' d' ménu comm' chaqu' pierre
Rappelle un effort du mineur.

Parfos c' mancheau lâch' dé l' feumière
Ou bin des bouffé's d' fort' chaleur...
L' grisou, comme eun' bièt' dins s' tanière,
I pass' là-d'sous s' dernier' fureur.

In haut, les tiots cacheux d' gaillettes
S'agit'nt comm' des marionnettes ;
In dirot qu'i vont toucher l' ciel.

Ces gest's, leu voix qui s' déclaminte,
Rappel'nt mes gins-là d' l'Histoïr' sainte
Qui faisottent l' Tour dé Babel!

L' pétiote guerre

Avant d'ouvrer comm' galibot,
— Temps héreux qui m' fait cor sourire, —
Cinquant' gamins in s' rassemblelot
Pou fair' la guerre à tout-pou-rire.

Fier comme un paon, nou chef avot
Un sabre d' bos pou nou conduire,
Et v'là nou bind' qu'all' s'in allot
Cacher eune autr' bind' pou l' poursuivre.

Mais, quéqu'fos, des goss's acharnés
S'invoïott'nt des vrais beurr's su l' nez :
Dins s' n'ardeur, in tapot d'sus s' frère !

Les vieux, r'vettiant ces faux combats,
A l'orelle i s' disott'nt tout bas :
— « Cha, comarat's, ch'est signe ed guerre ! »

*Brod'quin-sans-talon, l' cacheuse à gaillettes**A M. René Le Cholleux.*

I sont dix à s' maison sans compter l' mère et l' père.
Incor jonn', ch'est l' pus vieill', el' fill' du terri d' terre.
Ses traits tout arsaqués li donn'nt l'air d'eun' grand'mère.

L' père i n' gaign' point assez pou les b'soins dé l' maison.
Pour avoir deux-tros sous, l' fill' ramass' du carbon.
L' z'ouverriers du terri l' nomm'nt Brod'quin-sans-talon.

All'porte eune ancienn' rob' d'eun' rich' femm' point ingrate,
Et pou mucher s' tiot' gorge un chiffon comm' cravate ;
Au pied gauche un chabot, au pied drot eun' chavate.

Alle est d'sus l' terri d' terr' déjà qu'i fait cor nuit.
A l' lueur ed d' la Bell' qui su les gaillett's luit,
All' cafouill' dins les terr's, trannant au pus p'tit bruit.

L'pauvrett', pou ramasser des équett's et des bûches,
Alle a quitté sans r'grets s' petit lit tout plein d' puches,
A l'heur' qué tant d' jeun's fill's rêv'nt incor finferluches.

Quand l' nuit alle est trop noir', là ch'est des trist's patiaux.
Au lieu qué d' tout carbon, l' fill' s'aperchot quéqu'fos
Qu'alle a dins s' n'écourcheué' les tros quarts ed' caillaux.

L'Été, ch'est l' bonn' saison : cha li met l' cœur in fiête.
All' rit quand l'harondielle all' vient li riv'ter l' tiête.
Et mélang' ses canchons à cheull's ed' l'alouette.

Ch' n'est point toudis l'Eté. — Quand l'Hiver vient, hélas !
Et qu' porte in porte i faut qu'all' vach' prom'ner ses sas,
All' risqu' de s' révernir in glichant d'sus l' noirlas.

Pauv' fill', té port's du feu, pourtant v'là qu' té gargottes !
Té pli' sous l'faix d'carbon pou cauffer l'chamb'd'un aute,
Bin contint' quand t'in as pou fair' cuire et' popotte.

Et tous ces misèr's-là n'y font point d' déplaisi.
Alle ignor' qué l' bonheur i n'y a jamais souri :
All' n' connot qu' ses osiaux, ses gaillett's et s' terri.

Té n' busi' point à rien. T'as raison, va, bonn' fille.
Probabl' qué, comme et' mèt', t'attrap'ras dé l' famille,
Héreux si t'n' homm' n'est point un ivrogne imbécile.

Va, traîn' sans bertonner tin brod'quin-sans-talon.
S'i n'y a un Paradis et qu' les brav's ils y vont,
Tous les pareils à ti sont bin sûrs qu'ils iront !

Momint d' bonheur

Quand, bin mat', j'arviens dé l' fosse,
Chu qui m' met in bonne humeur,
Près dé m' maison, ch'est m' tiot gosse
Qui dins mes gamb's il aqueurt.

I m'imbrasse, il est à l' noce.
I m' poche ed'sus s' petit cœur...
J' sins qué s' caress' n'est point fausse :
Mi, j'appell' cha l' vrai bonheur.

M' bonn' femme all' mé dit : « Ravette,
Té l' noirchis comme eun' gaillette ;
T'as pas fini d' l'imbrasser ? »

— « N' dis rien ! Si t' s'ros noire à l' plache
D' mes ancienn's bais's su t' visache,
T' pourros bin d'aller t' laver ! »

L' première paye

C' gamin qui marche en s'allotant,
Propre et r'luisant comme eune imache,
Tout fier i va friant-battant :
In lit l' bonheur ed'sus s' visache.

Vous l' revettiez in vous d'mandant :
— « Va-t-i toucher un héritache ?
Va-t-i vire s' maîtress' ? Pourtant,
Pou fair' l'amour i n'a point l'âche.

Ou bin vous vous dit's, — mauvais's gins ! —
« Ch' t'un goss' qui tient cha d' ses parints :
Ch'est dins s' naturel, é c' dégaîne ! »

Non, m' z'amis, vous s' trompez d' boco :
C' tiot faquin-là, ch' t'un galibot
Qui va toucher s' premièr' quinzaine !

L'Orkesse du Bal

Ouverriers, mais bons musiciens,
I sont là sept-huit à l'orkesse.
Les pus jonn's comm' les pus anciens,
Ch'est d' vrais artiss's, — sans cop d' gross'-caisse.

I rind'nt gai ch'ti qui grign' des dints.
Chaqu' dans' s'inliève avec justesse.
L' quadrill' dérid' les pus chagrins ;
L' polka fait décamper l' tristesse.

Chut ! Ecoutez... L' valse all' comminche.
Au cœur des gins l'amour déminche
Et cafouill' comme un marissiau.

Maint'nant, maman, habile ! habile !
Parc' qu'après un si biau morciau
Il est timps d'aguiter vou fille !

L'Infant d'Hospice

A M. Adolphe Lacuzon.

Eun' blous' bleuse, eun' marronn' grisse,
Un larg' collet à s' quémisse,
Il est bin, l'infant d'hospice !

Ses loqu's li donn'nt l'air d'un vieux.
S' casquett' va jusqu'à ses yeux :
Ses bottin's i n' vont pas mieux.

Tiess' qui l'a bin mis au monne ?
Né li d'mandez point personne :
I d'vérot si roug' qu'eun' pionne.

Dùss qu'il a d'jà d' z'infants d' trop,
In a d'mandé l' pauvr' pétiot
Pou fair' grossir el mancheau !

« Pourquoi cha ? » qu' j'intinds qu' vous dites.
L'orphelin gagn'ra pus vite
Pou fair' bouillir el marmite.

Jusqu'au jour qu'i peuch'nt gagner,
Dès l' matin faut s'artrousser,
Frotter l' poêle et ramouner ;

Récurer cuillers, fourchettes,
Arlaver les plats, l' z'assiettes,
Mêm' ressarsir les cauchettes.

Pindant qu' d'autr's cach'nt à bruants,
I faut sogner les infants :
El pus jonne i brait tout l' temps.

Pauv' goss', peut-êtr' bin qué s' mère
L'a laissé seul, in arrière,
Parc' qu'alle est mort' poitrinaire !

Li-même, il toussainn' toudis.
S' teint est couleur du bos d' buis,
L' tour ed ses yeux vert-dé-gris.

Comm' d'autr's, malgré s' maladie,
Il ira, — queull' triste vie ! —
Griller s' visage all' verr'rie.

I n'a point l'air mal contint.
Pourtant i n' parl' point souvint :
Sans dormir i rêv' p't-êtr' bin !

Peut-êtr' bin qu'i rêv' quand même
Qu' pus tard, ouvrant pour li-même,
I peut trouver eun' bonn' femme.

I s' vot à s' majorité,
In lâchant s' fauss' parinté,
Crier : « Viv' la Liberté ! »

*L' Quévau du fond**A Edmond Goor.*

I

Ch'étot un biau qu'vau roux avec eun' blanqu' crinière.
In l'appélot Bicot. Es' maître, un villageois,
Li faisot, dès s' jonn' timps, eun' bonne et grasse litière
Pour li pouvoir, pus tard, l' vindr' bin cher aux bourgeois.

Tous les matins, Margot, — Margot, l' petit' cinsièr, —
L' ménot dins un grand pré, dins les pus biaux indroits,
Et l' brav' fill', pus habil' qu'au cirque eune écuyère,
Faisot trotter Bicot comme un jonne ed' chamois.

Et Bicot i trottot ed'sus ses tiotes flûtes,
I f'sot des cutorniaux, des ruad's, des culbutes !
Comme eun' balle i faisot sauter l' cinsièr' Margot.

Mais, comme on dit tout l' temps, l' rose alle a des épines :
In a vindu Bicot pou d'aller dins les mines...
Margot n'intindra pus sonner s' joyeux grélot.

II

Aujourd'hui l' pauvr' quévau s' trouv' toudis bin in peine.
I n' vot pus l' gai soleil qui l' rindot tant héreux.
Au lieu d'un biau collier, i porte eun' gross' lourd' chaîne ;
Au lieu d' courir dins l'hierbe, i s' crott' jusqu'à ses yeux.

I va cahin-caha, souffle à perdre s' n'haleine,
Avec eun' tiot' lumièr' dins les qu'mins tortueux.
I-est sui pa les berlin's qu'avec courache i traîne ;
Il arbute à chaqu' pas à des caillaux rogneux.

Pauvr' pétit qu'vau ! ses yeux, à tout momint humides,
Ont l'air quéqu'fos d'arvir' les culbut's intrépides
Qu'i faisot dins les prés lorsque ch'étot l' bon temps...

Bicot crot vire incor, à travers un mirache,
L' bonn' Margot qu'all' lé mèn' pour rentrer au villache,
In allotant s' cloquett' pou fair' rir' les passants.

III

Tout du long dé s' quémin, in marchant par routine,
Est-c' qu'i rêve à l'av'nir qu'i pourrot bin avoir ?
Est-c' qu'i vot dins li-mêm' chu qué l' sort li destine,
Quand i s'in va, tiêt' basse, au mitan dé s' couloir ?

Est-c' qui r'verra l'bell' rout' d'üss qu'i n'i a point d'berline,
D'üss qu'in n' rincontr' jamais ed tro profond et noir ?
Qu'est-c' qu'i va bin dév'nir, el pauvre esclav' dé l' mine ?
D'armonter au grand jour peut-il avoir l'espoir ?

Va, m' pauv' petit Bicot, tâch' d'indurer t' misère ;
Car si t'armont' in haut, ch' s'ra pour rentrer dins tierre...
L'abattoir i t'attind : ch'est un nouviau cass'-cou.

Ichî, t'as d' maux ; mais t' maing' l'avoine in abondance.
Et pis, té trouv'ras t' gloire in laissant t'n' existence
Dans un grand éboul'ment ou bin dins l' feu grisou.

Les Ramouneux d' pavés

Les ramouneux d' pavés, qu' fort volontiers j' ravette,
Ch'est des vieux ouverriers qui vont, in bertonnant,
Gratter l' pavé des qu'mins avec eun' longu' rasette,
Usant l' restant d' leus membr's qui craquiell'nt in s' pliant.

Ch'est des vieux pinsionnés. I touch'nt eun' tiote artraite,
Mais point assez, hélas ! pou vivre in s' pourménant.
J'ai vu d' ces bonn's vieill's gins, in poussant l' ramounette,
Eclabousser d' mortier un p'tit morciau d' ruban.

Ch'est l' ruban tricolor' d'eun' médalle d' corache,
Gagné' pour avoir fait honnêt'mint leu-n'-ouvrache
Pendant d' pus d' quarante ans, ed dins l' même atelier.

— Pou l' soldat, l' réguelmint est pus humanitaire :
L' bienhéreux décoré dé l' médall' militaire
Est eximpt d' ramouner les ordur's du quartier !

*In faction*SOUVENIR DU 43^e

J'aime ed' prindre l' faction pou garder l' poudrière.
Tout près dé l' Nobel-Tour, ch'est là l' pus bon indrot.
Au mitan d'eun' boqu'rett' sans usin' ni feumière,
In vot là défiler l'harondielle et l' rot'lot.

L' soleil ed' dins les branqu's i fait glicher s' leumière,
Qui m' continte auteurmint qué l' clarté du falot.
L' vint i ju' dé l' musique in soufflant dins l' clarière :
L' maîtr'-flût' du régimint n' fait point d' pus biau solo.

Ah ! qu'i f'rot bon s'aimer in s' muchant sous l' feuellache !
Que des bais's à bouquette in s' coll'rot d'sus l' visache,
Si pareil paradis étôt là pou l'amour ;

Si tout d'un cop m' guérit' s' cañgeot in gloriète ;
A l' plach' dé m' lourd fusil si j'avos m' bell' Frisette !
J' perdros bin l' garde ainsi tout jusqu'à m' dernier jour !

Il a passé des soldats !

L'autr' jour, ed'dins nou ru', — chos' qu'alle arriv'rar'mint, —
Des soldats ont passé, tambours, clairons in tiête.
Aussitôt nou tiot' ville all' s'est trouvée in fiête :
Tous les gins s' bousculott'nt pou vire el régimint.

Eun' jonn' fille invoïot des bais's avec es' main ;
Eune autre à l'z'officiers adressot eun' risette.
Les ch'veux des blancs bonnets derchott'nt sous l'colinette
In veyant les troupiers défiler si crân'mint.

L' z'infants marchott'nt au pas in avant, l'air bénache.
Zeph, l'ancien guernadier, brayot tout plein s'moustache:
Cha li rapp'lot l' momint qu'il avot combattu.

C' jour-là, d'pus d'un ménage a laissé brûler s' soupe ;
Mais quand l'homme a maingé, l'femme a parlé dé l'troupe :
Avec tout's ces bergnioul's, l'pauv' diap' n'a rien sintu.

*Hiver**A Charles Lamy.*

I fait frod. V'là l'hiver. L' guerzin i va kéir.
Gar' les cops d' bourlots d' neiche au finiss'mint d' l'école.
Les rucheaux i s'ingèl'nt et l' gosse, avec plaisir,
Sans craint' pou ses chabots, d'sus l' neige i dégriole.

Les gamins sont contints, mais les pauv's vont souffrir.
L' vint in bis' sans pitié déjà les décachole.
Sans chambr' pour s'arfugier, et sans loqu's pou s' vêtir,
Moins héreux qu' certain's biêt's, l'pauvr' n'a point d'caracole.

Mimi, faudra r'vettier après des vieux vêt'mints
Pour les gins malheureux qui traînent d'sus les qu'mins :
Les vir motié couverts, c'hest eun' si triste chose.

Nous autr's, i n' nous faut rien, nous pouvons r'mercier Dieu.
L' soleil i n' récauff' pus, mais nous avons du feu
Qui jette su l' bos du lit d' biaux arflets couleur rose.

A Desrousseaux

Ses couplets in patois sont écrits d'eun' manière
E'qu'ceux qui les acout'nt d'vienn't gais comm' des pinchons.
Aussi, comm' bin dé just', l'ville d' Lille alle est fière
D'un homm' qu'in peut nommer l'maîtr' dé l'joyeus' canchon.

Avec « *min p'tit Quinquin* », é m' mèt' m'impêchot d' braire.
Mi, j'ai dit « *Manicour* » in réunion d' garchons.
Ach't'heur' j'aim' bin à r'dir' « *l'habit d' min vieux grand-père,* »
Quand, à l'estaminet, j' cante inter deux pochons.

Dors in paix, Desrousseaux, faiseu d' canchons habile.
Et' séminche d' gaîté n'est point resté' dins Lille :
Un bon vint l'a porté' dins tout l' pays du Nord.

Et si l'écho d' tes r'frains, qu'in tout temps in répète,
Peut cor fair' tressaillir et' belle âme d' poète,
Té tressaill'ras toudis comm' si té n' s'ros pas mort !

L' Vieux Mineur

A mon ami André Jurénil.

L'œil éteint, s' vieill' piau tout' jonne,
I n'est point gai, l' vieux mineur !
Eun' fichelle artient s' marronne,
Et cha n'annonc' point l' bonheur.

I démeure avec és' fille :
Ch'est li qui soign' les infants.
Il touille el' soupe ed'sus l' grille,
In bertonnant d' timps in temps.

I s'imbête, et cha l' tracasse.
I' n' peut pus sarcler s' jardin.
Quand el' pauv' vieux i s'abasse,
S' tiête all' tourn' comme un moulin.

Etr' toudis dins s' bac à chintes...
Incor s'il sarot marcher,
Il irot boir' des bonn's pintes !
Mais i pourrot s'écrouler...

I n'oubli' fauque és' misère
Qu' quand ses infants sont tertous,
L' soir, à l'intour dé s' kaïère,
Et qu' i lieu parl' des grisous.

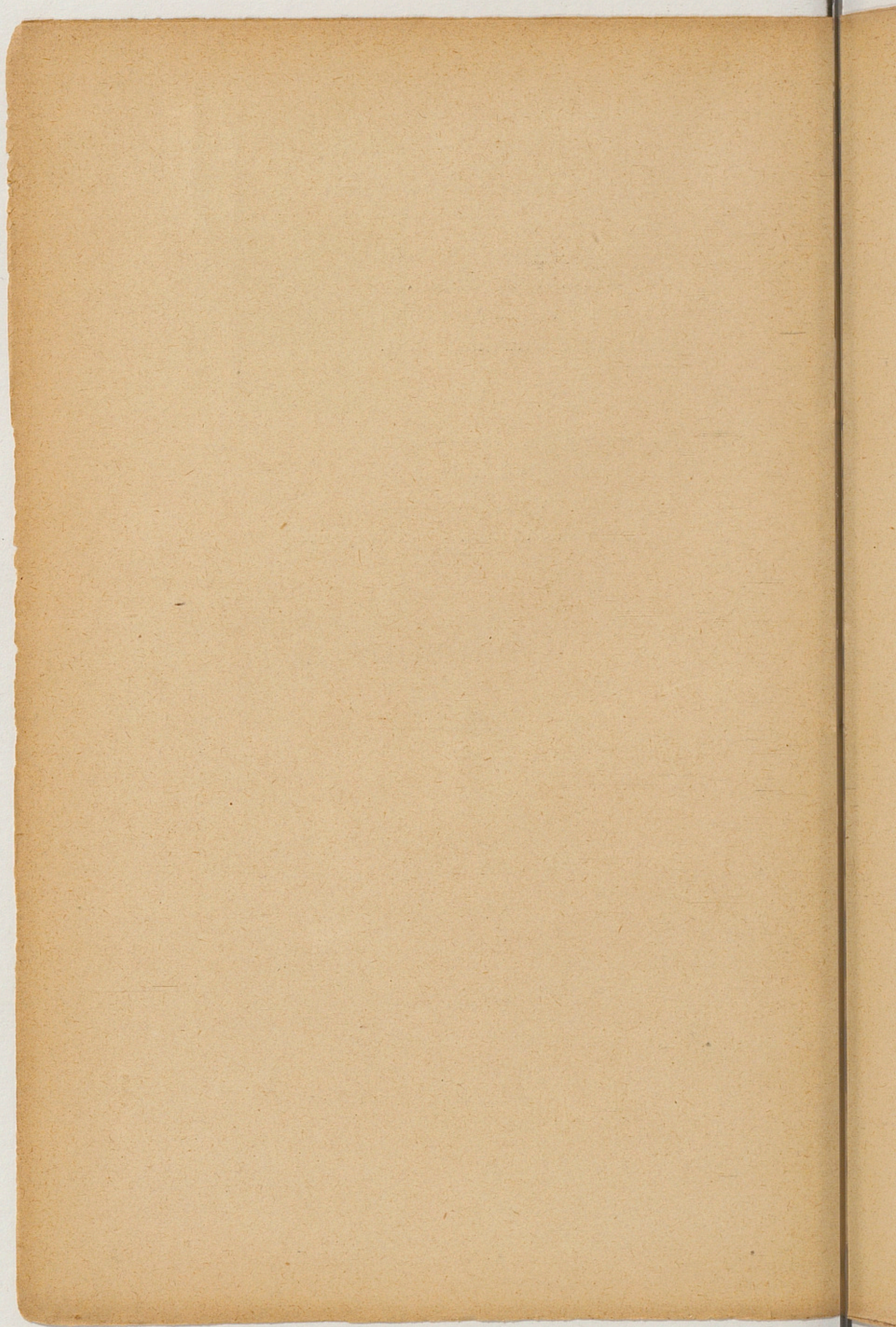
Il a tout vu dins les fosses :
Ses sauv'tag's i sont curieux.
Leus cœurs palpit'nt, les tiots gosses,
In acoutant l' pauver' vieux...

In v'not l' quère à chaqu' minute
Quand arrivot d' s' accidints.
Combin d' cops i-a fait la lutte
Avec el' grisou grign'-dints ?

Il a tell'mint des blessures,
Qu'in n' sarot pus les compter.
Il est couvert ed' coutures,
Pir' qu'un ancien guernadier.

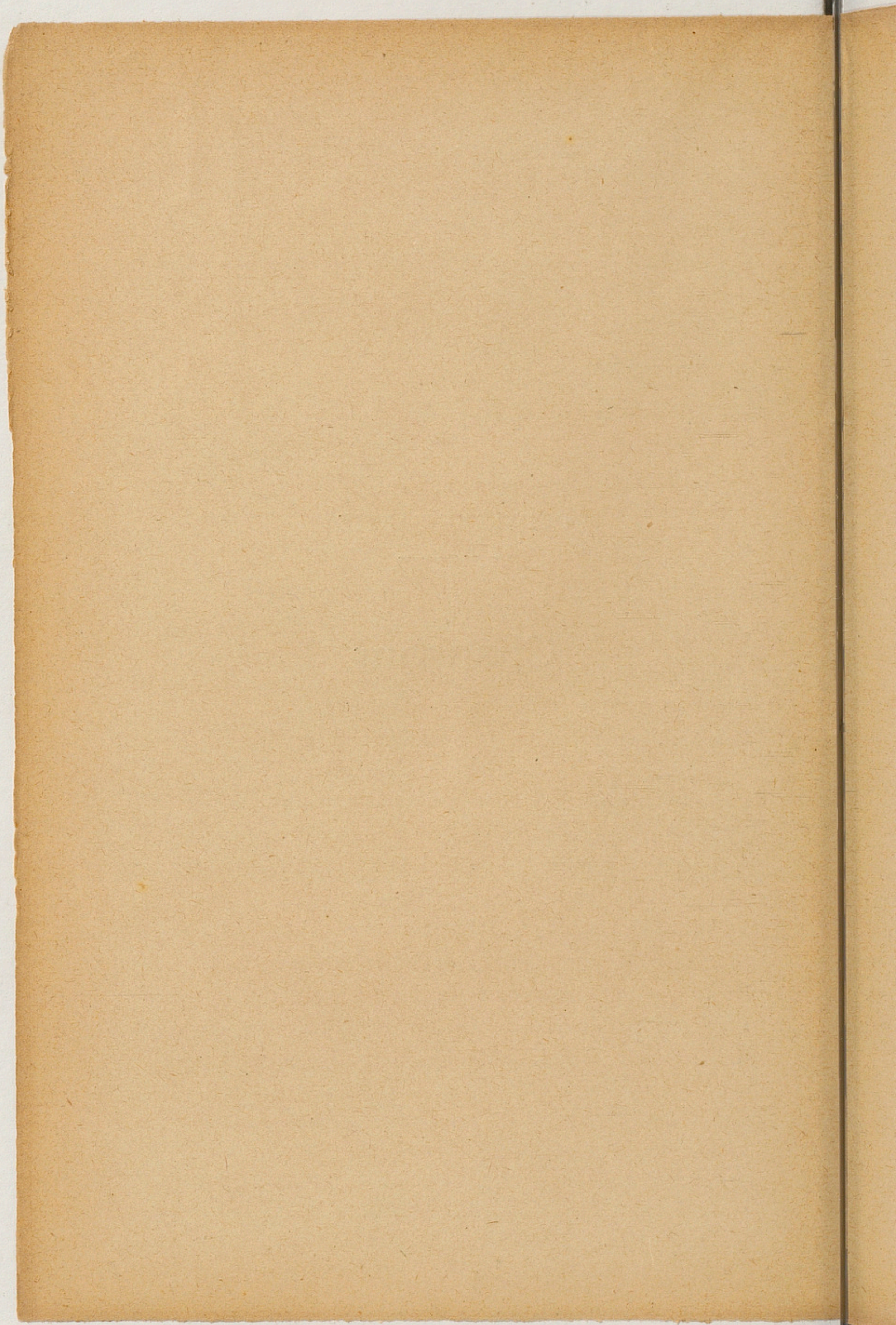
Si cha s'rot parmi l' mitraille
Qu' i s'arot si bin conduit,
Il arot d' pus d'eun' médalle;
Mais i s'est battu dins l' nuit.

Va ! consol'-té, brav' Batisse :
Les rubans, t' les as d'sus t' piau.
In vot bin qu' t'as du service :
Ta carcass', ch'est un vieux drapeau !



DEUXIÈME PARTIE

Chansons



L' père Bontemps ()*

I

Un bon vieux père avec eun' blanqu' chév'lure,
Alerte incor malgré qu'il est bin vieux,
Vient nous conter, chaqu' soir, ed'sous l'haïure,
Ses vieill's épreutt's qui nous rind'nt tout joyeux.
« Ah ! qu'i nous dit, amusez-vous, jeunesses :
L' bon temps d'à ch't' heure i n' vous arviendra pus.
Tant qu' vous êt's jonn's, faut vous minger d' caresses :
V'là l' vrai moumint d' croquer l' pun d' capindu.

REFRAIN

Pou si peu d' temps qu'in passe d' dins nou monne,
Dé l' bonn' gaïté prénons tout droit l' quémin.
Profitons bin du plaisi qu' Dieu nous donne,
Car in n' sait point düss qu'in peut être d'main.

(*) Musique à faire.

II

« Vous, bell' jonn' fille, i n' faut point êtr' chagrine
Quand l'amoureux i vous parle in trannant.
S'il vous aim' bin, — cha sans pein' in l'advine, —
Ravettiez-l' lé d'un regard incourageant.
I fait si bon dé s' parler mariache
Quand in n'a fauqu' qué l' bonn' lun' pou témoin.
In peut s' fair' même eun' bonn' bais' su l' visache :
L' Bell' qu'alle arluit all' n'in parléra point.

REFRAIN

« Pou si peu d' temps qu'in passe d'dins nou monne,
Du bon amour perdons tout droit l' quémin.
Profitons bin du plaisi qu' Dieu nous donne,
Car in n' sait point düss qu'in peut être d'main.

III

« Bin s'amuser tout in restant honnête ;
Bin rir' putôt qué d' médir' dé s' visin ;
Quand el' chagrin i veut vous troubler l' tiête,
Boire un bon cop, cha ch'est fort souverain.
A tout moumint savoir êtr' charitable,
Sans s'oublier, pinser à l'z'aut's aussi.
Faire installer un pauver diape à s' table,
Ch'est un atout pou gagner l' paradis...

REFRAIN

« Pou si peu d' temps qu'in passe dins nou monne,
Dé l' charité prénons tout droit l' quémin.
Partageons bin les bienfaits qu' Dieu nous donne,
Car in n' sait point duss qu'in peut être d'main. »

Les Rucheaux (*)

(MUSIQUE DE M. EMILE FIÉVET)

I

Dins d'pus d'eun' canchon comique,
R'marquez qu'in critiqu' souvint
Les bell's-mères, huissiers, la clique
Qui nous rind l' cœur malcontint.
Mais il exist' dins nou monde
Cor d' pus canulants fléaux !
Faisez silence à la ronde...
J' veux vous parler des rucheaux.

REFRAIN

Les rucheaux, les rucheaux,
Ch'est l' pus grand fléau de la terre !
Ch'est l' déluge ed la misère !
Puisqu'ils caus'nt tant d' fardiaux !
Qu'in supprim' les rucheaux !
Vit' qu'in supprim' les rucheaux !

(*) Cette chanson a été vendue au profit de l'œuvre des *Four-neaux économiques* de Denain en 1895.

II

Longtemps après l' jour dé s' noce,
L' Tisse étot incore héreux.
Un jour, il arriv' dé l' fosse :
I' n' vot point d' soupe ed'sus l' feu.
Au rucheau, s' femm' qu'all' ramoune
Dit : « J' viens d'user m' ramon d' bos. »
L' Tisse i' dispute et s' crapoune :
V'là l' biau ménach' dins l' rucheau !

III

J'avos mis mes pus biaux linches
Pou l' mariach' de m' sœur Nini.
J'avos mes loqu's des diminches,
Des souliers in cuir verni.
Jugez si ch'est agréape :
J' sors et j' chope ed'dins l' seyau.
Je m' rétinds, comme un pauv' diape,
Tout m' grandeur ed'dins l' rucheau !

IV

Pou les rucheaux, des disputes,
Ch'est par millions qu'in d'a fait.
Les maît's-gard's i n' d'ont des rutes
Pou maint'nir el blanc bonnet.

In s' prind parfos pa' l' tignasse ;
In s' casse el ramon su' l' dos,
Parc' qu'in aim' mieux boire eun' tasse
Qué d' pousser l' maudit rucheau.

V

Souvint certain' ménagère,
Veyant l' rucheau arriver,
Pinche é s' n' infant pou l' fair' braire :
Comm' cha l'homm' va ramouner.
Bien esquinté dé s' n' ouvrache,
Faut cor qu'i frott' les caillaux !
El pauvre il est tout in nache :
Ch'est l' vrai martyr des rucheaux !

L' Cœur poché

(MUSIQUE DE M. EMILE FIÉVET)

I

Alle a dix-huit printemps,
Es' visag' plein d' poquettes...
J' l'aime d'pus bin longtemps
Malgré qu'alle est gognette.
J' demande à ses parints
Pou pouvoir d'aller l' vire.
I m' dis'nt : « T'arverras d'main :
Aujourd'hui nous faut cuire ! »

REFRAIN

Ah ! queull' détresse !
L' mèt' dé m' maîtresse
M'arfus' d'imblé' pou l'intré' dé l' maison !
Jé m' désespère ;
Jé n' fais qué d' braire !
J'ai l' cœur poché, j' crains bin d' perdre m' raison.

J'us', dins mes peines,
D'pus d' tros douzaines
Ed' mouchoirs roug's, et des jonn's, et des blancs!
Toudis j' pleurniche !
Faut qu' cha finiche,
Ou j' prins m' quémis' pou braire avec les pans !

II

Vraimint j'in sus jaloux...
Ch' t'étonnant comme j' l'aime.
Ch'est vrai qu'alle est berlou,
Mais ch' t' eun' bell' fill' tout d' même !
Et pis, d'un r'gard bin douche,
In m' plachant d'sus l' côté,
J' l'aros déberloutté' :
All' ravett'rot pus louche !

III

Ah ! mes gins ! queu portrait !
J' veuros qu' vous l' connaiss'rotte :
Alle a quéqu' chos' qui plaît
Dins ses ch'veux roug' carotte.
Alle a l'air si plaisant
Qu'all' charm'rot un impire,
Si bin qu'in l' ravettiant
In' n' peut point fair' sans rire.

IV

Mé v'là seul su l' pavé.
In m'annonce s' mariache
Avec un autr' gravé.
Cha s'ra l' pus biau ménache.
Ch'est vrai ! pour associer
Leus visag's équeumettes,
I s' mettront pâtissiers :
Cha s'ra l' moule à z'offlettes !

L' Ducasse ()*

I

Un biau momint, ch'est l' momint dé l' ducasse.
Riche ou bin pauvr', tout l' monne est bin heureux.
In fait dé l' tarte, — et l' gamin, l'air cocasse,
Rasin' les pronn's et s'in met t' qu'à ses yeux.
Chacun s'armue. In vot l' brav' ménagère
A ses ferniêt's qu'all' met ses blancs rideaux.
In vot dins l' ru' des gins qu'ont été quère
Eun' neuév' dépouille ou bin un nué capiau.

REFRAIN

Biau jour dé l' ducasse,
Té fais rir' tertous...
T' rinds les gins bénasses,
Quand t'es parmi nous !

(*) Musique à faire.

Au diabl' les escoupes,
Les lim's, les martiaux !
In n' compt' point ses doupes
Pou rire eun' bonn' fos.

II

El sam'di soir, in va vir' les baraques,
Donner s' cop d'œil, vettier si tout va bin.
In route in vot l' vieux marchand d' loqu's qui saque
Eun' tiot' carriol' tout' rimpli' d' piaux d' lapins.
Les faiseurs d' jeux fait'nt un vrai r'mu'-ménache
In abloquant leus planqu's et leus draps d' lit.
In est contint d'avoir arvu d'sus l' plache
L' cirque à tros sous et l' biau tirlibibi.

(Au refrain.)

III

L' diminch' matin, in va r'quère à la gare
Un frèr' soldat, un oncl' du Pas-d'-Calais.
In r'vient, in bot, in d'vis' d'eun' séquoi d' rare :
L' femme alle arriv' dir' qué l' dîner est prêt.
Et pis v'là l' soir. Dins tous les coins in cante.
Autour del plach' les cabarets sont pleins.
Et l' faiseu d' jeux, inter' ses lamp's feumantes.
Cri' comme un sourd pou ramasser les gins.

(Au refrain.)

IV

L' garchon, l' jonn' fille, in sortant d' faire eun' danse,
Minch'nt eune assiette et vont faire un p'tit tour.
El bell'-maman all' les suit à distance,
Ravett' les jeux, bâille au son du tambour.
L' couple amoureux, li, s' dandine et s' berloque
In intindant l' bell' musiqu' des qu'vaux d' bos.
L' garchon, tout fier, n' sé sint pus dins ses loques ;
S' cœur i bat d' joi' comme el queu' d'un pierrot !

(Au refrain).

V

Mais v'là la fin : l' baraque au pain d'épice
Est assiégé' par tous les tiots infants.
In leu z'acate un tambour, eun' bêtisse :
Faut fair' plaisi aux p'tits comme à les grands.
L'un est contint ; l'autre i brait après s' mère
Pac' qu'all' trouv' point un quévau d' bos qui vit.
Un autre i s' sauve : il est poursui pa s' père :
I-a d'jà cassé l' chien dé s' pétit fusil !

(Au refrain.)

L'estatue d' Villars ()*

(MUSIQUE DE M. LOUIS ANCEL)

Chanson créée par M. Léon COLLIER, membre
de l'Union Chorale.

I

Infants dé D'nain, crions victoire !
Après avoir tant attendu,
Ed' Villars, un brav' dins l'Histoire,
Nous allons avoir l'estatu'.
In va l'installer d'sur eun' plaque,
Tel qu'il étot, in vrai guerrier.
J' vas vous conter s' n' acte d' corache,
Si vous voulez bin m'acouter.

REFRAIN

Les Impériaux, enn'mis d' la France,
Qu'in r'nommot tant pou leu vaillance,
N' pinsott'nt point d'être un jour fuyards
Ed'vant l' brav' maréchal Villars !

(*) Cette chanson a été vendue, en 1894, au profit de l'œuvre de la statue qui doit être élevée à Denain en l'honneur de Villars.

II

Les enn'mis nous perdott'nt des villes
Comme eun' femm' des puch's à s' mollet.
Ils avanchott'nt sans maux ni biles,
Pac' que l' pays n'étot point prêt.
Ils étott'nt campés dins eun' plaine
Qui s' trouvot dins l' villach' de D'nain,
Et tâchott'nt ed prind' Valinciennes ;
Mais Villars préparot s' cop d' main.

III

L' maréchal, qui n'avot point l' traque
Et qui n'étot point indormi,
Comminche à fair' croire eune attaque
D'sus Landreci's, but ed l'enn'mi.
Insuite i donne à s' vaillant' troupe,
Pon ranimer les pus novviaux,
Des bonn's parol's à défaut d' soupe,
Et s' dirig' sur les Impériaux.

IV

Ah ! comarat's, queul' bell' bataille !
Nos soldats, ch'étot des vrais lions,
Nos canons crachott'nt el' mitralle ;
Les ball's pleuvott'nt comm' des grémions.

Ahue ! ahue ! à l' baïonnette !
Nos guernadiers grinchott'nt des dints,
Et manœuvrott'nt leus longu's fourchettes
Mieux qu' les gins rich's dins les festins !

V

In l' z'arfoulot dins les rivières ;
I' n' d'a eu des mass's ed noyés.
Nos troup's ont pris drapeaux, bannières,
Et ch'a té nous qu'avons gagné.
C' victoire alle a r'levé la France. —
D' bin faire i n'est jamais trop tard ;
Et pour in conserver l' souv'nance,
In va fair' l'estatu' d' Villars !

Les joyeux Conscrits

(MUSIQUE DE M. Pierre GILLOT)

I

Allons, garchons, partons pou la mairie :
In nous attind pour nous tirer au sort.
Tout bon Français dot servir és' patrie :
Cantons tertous, et point d' visage d' mort !
Si n' d'a dins nous qu'ont vu brair' leus maîtresses,
Faut point pou cha ringâner nos canchons.
Nous avons l'âge éd' moutrer nos prouesses :
Faisons donc vir' qu' nous somm's des rud's garchons.

REFRAIN

Partons, conscrits, el' cœur plein d'espérance !
I n' faut point brair' : cha ch'est bon pour les sots.
Cantons tertous et crions : « Viv' la France ! »
Et sans argrets saquons nos liméros !

II

L'z'infants du Nord n' détestent point l' jonn' fille
Et d'sus l'amour i n' d'a point un d' dormard :
Y-in a dins nous qu'ont déjà dé l' famille...
Faut point s'in plaindr' : ch'est des bras pou pus tard.
L' pus imbêtant, ch'est pou l' seul' qu'alle est mère !
Ch'est point trop gai d' folloir sogner l' marmot...
Mais qu'all' s' consol' : quand all' mariera l' père,
All' s'ra contint' d'avoir un galibot.

III

Si parmi nous y-in a qui sont trop drôles
Et qui n' peutt'nt point d'aller servir soldats,
Pindant la guerre y-arott'nt tertous leus rôles :
Ils n'ont pas b'soin dé s' faire d' bil' pou cha ;
Pindant qu' les bons i s' f'ront casser l' caboche,
Tous les bochus et les aut's estropiés
Avec nos femm's ils armont'ront l'horloche :
Comm' cha l' servic' s'ra fait des deux côtés.

IV

Sitôt qu' nous s'rons arrivés au service,
Comm' nous avons l'habitud' des martiaux,
Quand in voudra nous fair' fair' l'exercice,
L' fusil Lebel n' pès'ra point dins nos dogts.

Si nous allons lutter contr' les sauvaches,
Dins les pays düss qu'in vot des tout-nus,
Nous combattons avec bocop d' corache,
Et ch' s'rot bin l' diap' qué nous n'arvérott' pus !

V

L' meilleur moyen de n' point s' faire d' misère
Et d' continuer d'avoir él' cœur contint,
Ch'est d' bin vit' boir' deux, tros pintes d' bonn' bière
In invoïant aux cent diapes l' chagrin.
Allons, buvons, et qu'in rimplich' les pintes,
Car in est mort bin pus longtemps qu'in n' vit !
Buvons ! pus tard, si nous n'avons pas d' rintés,
Cha s'ra l' motif pou nous boire à crédit !

L' Canchon dé l' Bière ()*

I

L'autr' jour, sur un papier j'ai vu
Qué l' vin ch'tot l' jus l' pus salutaire.
C' papier, ch'étot un prospectu'
D' réclam' pour un propriétaire.
— « Propriétair', té blagu' trop fort :
Té n'as jamais bu l' bièr' du Nord ! »

REFRAIN

Amis, cantons l' bonn' bière !
Ch'est l' liqueur ouverrière
Qui met au cœur l'entrain,
Et r'foule aux cent diap' el chagrin.
Ah ! qu'in fait-i' bonn' chère
A boire eun' pinte ed bière !

(*) Air à faire.

II

L' champagne i n' manqu' point d' qualités,
Mais pour in boire un verr', cha coûte.
L' bière, in in bot des quantités
Sans trop mettre es' bourse in dérouté.
In bouteille aussi, l' jus d'houblon
In l'air i fait sauter l' bouchon.
(Au refrain.)

III

Un litre ed bonn' bière ed'sous s' bras,
I s'in va, l'ouvierrier d'usine,
Certain qué c' boisson li donn'ra
Du cœur au vintre et dé l' bonn' mine.
Il ara tell'mint s' bras nerveux
Qu'i n' sintira point ses otieux !
(Au refrain.)

IV

Ah ! saint' Bonn' Bièr', donn'-nous toudis
Beauco d' forche et beauco d' durance.
Fais qu' tous les garchons d' nou pays
Soient solid's pou servir la France.
Quant à nous, buveurs, nous jurons
Qué d' bon cœur tout l' temps nous t' buvrons.
(Au refrain.)

V

J' peux pus canter sans boire un cop.
Femm' d'ichi, faut rimplir é m' pinte,
Car j'ai peur que j' décaroch'ros :
Quand m' pinte alle est vid', cha m' tourminte.
Amis, v'là m' canchon qu'all' prind fin :
Assistez-m'in tertous au r'frain !

(Au refrain.)

Zèphe à Madagascar ()**(Air : Ma tante a vu le loup.)*

I

Zèphe étot soldat par chi.
L' vi' d' quartier n' li plaisot guère ;
L' corvé' l'avot avachi,
Il aimot mieux fair' la guerre.
I s' dit : « Pus d' ramon in mains,
Car cha fait trop suer les gins ;
Cha n' peut point durer comm' cha :
J' sus point varlet, j' sus soldat. »
V'là l' guerre avec les sauvaches...
Zèphe aussitôt il s'ingache
Pou li s' battr' contr' les Z'Hovas. (Bis.)

(*) Cette chanson a été vendue, en septembre 1895, au profit des soldats français blessés pendant la campagne de Madagascar.

II

Il écrit eun' lettr' sans r'tard
A ses parints, à s' maîtresse :
« J' m'in vas pou Madagascar ;
N' vous mettez point dins l' détresse.
Surtout, Cath'rine, é n' brais point :
T' verras qu' jé m' conduirai bin.
Du reste au pays qué j' vas,
L' fille est couleur chocolat...
Ell' z'ont leus ch'veux pleins d' macloottes ;
Jé n' veux point d' ces moricautes.
J' m'in vas m' battr' contr' les Z'Hovas. » (*Bis*).

III

Infin v'là mon Zèph' parti,
Fantassin au deux-centième.
In mer il vomit toudis :
Il cant' comm' les aut's tout d' même.
In cantant, l' maux s'a passé,
Y est surpris qu'i est débarqué.
A'-ch't' heure y est lon d' Majunga,
Ch'est li qui touille é l' rata.
Quand é s' popotte alle est faite,
Zèphe aiguise és' baïonnette
Pou charcuter les Z'Hovas. (*Bis*.)

IV

A Cath'rine i-écrit souvint...
Ses lettr's rind' les gins bénasses :
Il n' li parl' jamais d' chagrin,
Il écrit ces mots cocasses :
« Les Z'Hovas, si t' les verros,
Leus fusils, ch'est des bucots !
Quand not' Lebel crach' dins l' tas,
L' z'ennemis s' sauv'nt-té comm' des rats.
Quand in n' d'attrape un qui s' trotte,
Y-a ses mollets plein d' compote...
Ils m' fait'-té rir', les Z'Hovas. » (*Bis.*)

V

« S'il n'arot, pour avancher,
Qu'à restapler ces noir's guifes,
In n' s'rot pas lent pou planter
L' Drapeau d'sus Tananarife.
L' pire enn'mi', malheureus'mint,
Ch'est l' fièvr' qu'all' barre él' quémin.
Mais nous avons pris déjà
Superbiéville, Andriba...
Sûr, nous vainqu'rons l' maladie
Aussi bin qu' l'armée enn'mie.
Qui pay'ra ? Ch' s'ra les Z'Hovas ! » (*Bis.*)

VI

« Mais j' veuros qu' cha finirot :
Cath'rine aussi, j' veux bin l' croire ?
J'ai promis qué j' té donn'ros
Quéqu' chos' pou mett' d'sus t' n' armoire.
Sois sûr' qu' jé n' t'oblirai point :
Y-a pas d' danger, j' t'aim' trop bin.
J' rapport'rai — comme in rira ! —
L' meilleur' preuve ed' mes combats.
Comme ichi y a point d' bell' rope,
J' té donn'rai pou mettr' sous glope
Les orell's ed' mes Z'Hovas ! » (*Bis.*)

Vive Mariache (*)

I

Pardon, mes gins, si j' sus pompette !
J'arriv' dé l' noce à Jacqu' Bontemps.
Ah ! queu plaisi, nom d'eun' trompette !
Chacun s'in souviendra longtemps.
Jacqu', qui s' mariot avec Thérèse,
Est tout à fait dé m' parinté...
Ch'est l' cousin d' l'amoureux dé m' nièce :
J'étois bin sûr d'être invité.

REFRAIN

Queull' noc' ! queu plaisi qu' j'ai eu !
Ej' crios comme un perdu :
« Viv' mariache !
Cor un ménache
Ed pris au lache ! »
J' vous assur' qué j'ai mingé
Et bu comme un inragé.
Jamais j' n'ai vu d' banquet pareil
Ed sous l' soleil !

(*) Cette chanson a été vendue, en 1896, au profit d'une bonne œuvre (Neuville-sur-l'Escaut).

II

J' faisos couple avec eun' donzelle
Qu'all' pésot bin cent vingt kilos.
In li f'sant d' l'œil in cul d' bouteille,
Jé l'ai charmé' du premier co !
C' fille all' mé perdot pour un riche :
J' n'éto point mal in vérité.
J'avos m'nué costume, eun' quémiche
In toile ed' premièr' qualité.

III

A la mai'l'ri, l'adjoint au maire
Avot s' cheintur' couleur drapeau.
I fait s' discours. Jacqu', pou s' distraire,
I mâchot les bords dé s' capiau.
Si vous arott' vu quand Thérèse
Alle a prononcé s' fameux : « Oui ! »
D'invi, m' gross' gaillarde éd' maîtresse
A manqué d' s'écrouler d' sur mi.

IV

Avant d' dîner, in s' met à boire
Eun' douzaine éd' petit vermouthe.
Après cha, vous pouvez m'in croire,
In étot déjà rond tertout.

L' dîner étot fort présentabe :
In avot chacun s' tiêt' ed' viau.
Y avot deux sort's ed' vin à tabe
Et chacun s' terrin' d'haricots !

V

A l'artrouve ej' prinds m' connaissance.
Autant fair' danser l' tour Eiffel !
J' n'étois point d'eun' minut' su danse
Qu'all' m'aplatissot m' grosse ortel' !
Là-d'sus, j'ai lâché m' terri d' terre...
Bin contint dé n' fauque êtr' boîteux.
J'ai fini l' noce à boir' dé l' bière
Avec eun' vieill' bind' d'escailleux !

L' Turco ()*

I

Tertous aussi vifs qué des diales,
Ils avott'nt lutté, nos soldats.
Mais i n' d'allot pus rester d' balles ;
Ils étott'nt bin près d' perdre, hélas !
Tout d'un cop, v'là qu'in qu'mande in r'traite.
C' command'mint lieu glach' les ossiaux :
I faut rengâiner s' bayonnette
Au momint d' coller des boursiaux !

REFRAIN

« Vite in r'trait', comarat's, in r'traite ! »
Criott'nt les chefs avec effort.
Mais un turco, qu'avot dé l' tiête,
Répondot : « Non, j' veux point d' défaite :
Arculer ? J'aim' bin mieux la mort ! »

(*) Air à faire.

II

Les soldats ed' nou pauv' Patrie,
A l' bouch' sec d'pus eun' paire d' jours,
Tout esquintés, et l'âm' meurtrie,
I pliott'nt sous leus sacs trop lourds.
Mais nou turco, les yeux farouches,
F'sot ses adieux à ses parints
Et brûlot l' restant d' ses cartouches
D'sus l' caboch's des premiers Prussiens.

REFRAIN

« Vite ! in r'trait', comarat's, in r'traite ! »
Criott'nt les chefs avec effort.
Mais nou turco, qu'avot dé l' tiête,
Répondot : « Non ! j' veux point d' défaite :
Arculer ? j'aim' bin mieux la mort ! »

III

Tell'mint d' tirer, s' fusil consomme.
I s' brûl' les dogts, mais rien n'y fait,
Et chaqu' pruneau fait bourler s' n' homme
Comme au massacre un marmouset.
L'enn'mi pins' qué ch' t'eun' imbuscade :
Il avinche, et vot nou turco
Qui tranquill'mint fait s' fusillade
Sans intindr' qu'in cri' tout là-vo...

REFRAIN

« Vite ! in r'trait', comarat's, in r'traite ! »
Criott'nt les chefs avec effort.
Mais nou turco, qu' avot dé l' tiête,
Répondot : « Non ! j' veux point d' défaite :
Arculer ? j'aim' bin mieux la mort ! »

IV

Et tout d' suite, aussi dru qué l' grêle,
Les ball's pleuv'nt su nou brav' troupier.
L' vi' n' li s'ra pus longtemps fidèle :
D' pus d' chint prussiens vont l'écraser.
Sous les cops, i s'éteint bin vite,
Et pour récompinser tant d' cœur
Les enn'mis i l'interr'nt tout d' suite
In lui rindant les grands honneurs !

REFRAIN

« Vite ! in r'trait', comarat's, in r'traite ! »
Disott'nt les chefs avec effort.
Mais nou turco, dins s' tomb' muette,
N' connaiss'ra jamais no défaite :
In n' souffr' pus sitôt qu'in est mort !

*Les Pêqueux**Air populaire :*

« Pour celle que j'adore,
Chantons jusqu'à l'aurore. »

I

Allons, pêqueux, v'là biau temps qui s'amoute :
I nous invit' pou nous d'aller pêquer ! (*Bis*)
Vers les rivièr's dirigeons-nous tertoutes :
Perdons nos lim's, n'oublions point l' panier... (*Bis*)

Vit' l'épuisette,
Et qu'in soit prête !
In bon marcheurs,
Partons d' bon cœur.
Pou nous, ch'est fiête :
Pêquer, ah ! queu bonheur !

L' gaîté su nou figure,
Marchons d'eun' fière allure !
Partons, chevaliers d' l'hameçon,
Et bintôt nous rapport'rons
Eun' bonn' friture !

} (*Bis*)

REFRAIN

Tra la la la la la la ! (*Bis*)
C' plaisi-là n'offins' personne ;
I sert pou l' vieux comm' pou l' jonn' !
C' pass'-temps-là fait bin des heureux :
Viv' les pêqueux !

II

Pou bin pêquer, faut avoir del passiaïnce :
S'i mord souvint, in n' prind pas tous les cops ! (*Bis*)
In est volé, quand même in arcominche
Tout in pinsant : « J' s'rai pus malin l'aut' fos ! »

Si, comarate,
Eun' vieill' chavate
Vient s'accrocher
Pou t'imbêter,
N' té foul' point l' rate :
I faut arcomincher.

N' té martell' point l' caboche :
Faut toudis qu'in n' d'accroche !
Instiqu' bin t' vier' à t' n' ham'çon ;
T' verras qu' té perdras l' pisson, } (*Bis*)
Carpe au bin roche ! }
(*Au refrain.*)

III

Si, par hasard, el vint troubl' les rivières
Et qué l' goujon n' veuch' point d' nos asticots, (*Bis*)
Au cabaret nous pêqu'rons des grands verres :
Ces pissons-là n'écryp'nt-té point l' gasiau ! (*Bis*)

L' pêqueux sait boire,
Et l'in peut croire
Qu' faut pardonner !
Ch'est pou chasser
Les idées noires :
Boir' cha fait rigoler !

Si, l' soir, i rint' pompette,
Ch'est à caus' del tempête.
I tient s' lim' comme un flingot,
S' panier comme un sac au dos :
Chacun l' ravette.

} (*Bis*)
(*Au refrain*).

Les Escailleux ()*

(MUSIQUE DE M. GRAVET)

I

Nos bons escailleux,
Leu n'escoup' su l'épaule,
Ils s'in vont deux par deux
In traînant leus guiboles.
A ces brav's pinsionnés
I faut core d' l'ouvrache :
Tous ces vieux déhanqués,
Ch'est les rois du corache !

REFRAIN

Salut ! salut ! brav's escailleux !
Vieux vétérans incore agiles !
Vous êt's les vainqueurs à nos yeux,
Les vieux vainqueurs de l' guerre utile !

II

Ils touch'nt eun' tiot' pinsion,
Pas assez, comme in pinse,
Pou flâner à l' maison
Ou quéqu'fos faire eun' guinse.
Et pis, ils n' sarott'nt point
Là rester à n' rien faire.
Ils éprouvent l' bésouin
Ed' core armuer l' tierre...

III

L'un i marche à bas dos,
L'autre i boîte eun' miette.
I s'arsintent quéqu' fos
Des anciens cops d' gaill'ettes !
Un autr' ravette in d'sous :
Quéqu' chose i l' défigure.
Ch'est d' l'infernal grisou
L' trac' d'eune ancienne brûlure.

IV

E l' jour ed' leu pay'mint,
Inter' deux pintes d' bière,
I racont'nt fort souvint
Des histor's à fair' braire.
I-ont fait l' loyal combat
D'eune ardeur sans parelle :
L'histor' d'un vieux soldat
N'est point toudis pus belle.

Bonjour, Carnéval ! ()**Air* : Nous avons l've l' pied.

I

Ch'est Carnéval, ch'est l' pus bell' fiête !
Qu'à bin s'amuser in s'appête !
Aujourd'hui point d' lim', point d' martiaux.
I n' faut point d'ouvrag', point d' patiaux.
Ch'est un plaisi qui vient d' nos pères.
Ch'est pour oblier nos misères.
Tachons d' prindre un drôl' dé vêt'mint,
Et rigolons tertous s' qu'à d'main...

REFRAIN

Qu'in cant', qu'in danse à volonté, (*Bis*)
L' jour ed' carnéval,
Ah ! queul agrémint d'êtr' masqué !
Jetons, Pierrots, Pierrettes,
Nos pieds au-d'sus d' nos tiêtes.
Dins l' vill' comme au bal,

(*) Cette chanson a été vendue, en 1896, au profit de l'œuvre des *Fourneaux économiques* de Denain.

Qu'in intinch' rir' pa tout côté !
Amis, n' pinsons fauque à l' gaîté.
Vive él' gaîté !
Amis, n' pinsons fauque à l' gaîté,
Crions : Vive el' gaîté ! »

II

Les uns mettront des loqu's éd' femme...
Pou n' point paraîtr' tertous du même,
Qu'in sort' tous les viés'ris d' dins l' temps,
Crinolin's et capiaux montants.
Et l' ceux qu'il est un peu pus riche,
Q' s'il dépins' des sous, i s'in fiche,
I s' mettra Marquis ou Pierrot,
Parc' qué ch'est l' pleum' qu'all' fait l'osiau.
(Au refrain.)

III

Aujourd'hui dins l' ville in promène
Un Bœuf-Gras si gros qu'eun' baleine...
Un bon bravo pou nos bouchers
Qui veutt'nt égayir nos quartiers.
Souhaitons qu'in délivr' gratuite
L' viand' du bœuf pou mett' dins l' marmite
Des famill's les pus pauv's d'ichi :
Cha s'ra pour eusse un vrai frichti !
(Au refrain.)

IV

Tous les bons vieux pèr's ed' famille,
Qui s' récauff'nt-té tout près d' leu grille,
I verront vire à leus peignons,
Pindant qu' leus femm's f'ront des ratons.
Ils arpins'ront à leus fardaines;
Ils artrouv'ront leurs jonn's haleines.
Ces jours-chi, ch'est permis d'êti' fous,
Et les vieux cant'ront avec nous :

(Au refrain.)

V

Mais d'main cha s'ra l' pus trist' passage,
Quand in verra les loqu's d'ouvrage !
In n' sara pus ouver' ses yeux,
In ara du maux dins ses ch'veux.
Contre el' fatigue in f'ra la lutte;
Mais cha s'ra l'affair' d'eun' minute,
Quand dins s' tiête in ara l'écho
Qui répét'ra cor pus d'un cop :

(Au refrain.)

L' Société des Minteux ()**Air : Les Gardes Municipaux.*

I

Y a point d' trop d' sociétés :
Faut rir' tant qu'in est jonne.
Nous, nous somm's rinmonch'lés
Les bons minteux insonne.
Rassurez-vous, mes gins,
Cha n'est point pou médire.
Nous blaguons : ch'est pou rire
Et pou nos agrémints.

REFRAIN

Ch'est nous les nuls s'y frotte !
D' tous les buveux,
Nous cultivons l' carotte
In vrais minteux,
Et les ceux qui nous votent
Dins nos festins joyeux
S'écri'nt à qui mieux mieux :
« Vive el' bind' des minteux ! »

(*) Cette chanson a été composée sur la demande d'une société de Denain qui porte le titre de : *Société des Minteux*.

II

Avec nous tout y a s' tour.
Si nous somm's joyeux drilles,
Nous pinsons à l'amour :
Nous aimons les jonn's filles.
L' ceull' qu'all' s'approche ed' nous
All' n' point d'idées noires.
Avec nos drôl's d'histoires,
In rigol' comm' des fous !

III

Nous, nos pus grands désirs,
Ch'est d' rester comarates.
Boire, aimer et mintir,
Sans nous fouler la rate.
Mais nous n'oublions point
Qu'il existe des misères :
Nous assistons nos frères
Quand ils sont dans l' bésain.

IV

Inter' leus drôl's d'ébats,
Les infants d' la carotte
Parl'nt souvint des soldats :
Car ils sont patriotes !

Si in touch'rot, morbleu !
A leu Patri' si chère,
In verrot à la guerre
Chu qu' ch'est qu' des brav's minteux !

REFRAIN

Ch'est nous les nuls s'y frotte !
D' tous les buveux,
Nous cultivons l' carotte
In vrais minteux,
Et les ceux qui nous votent
Dins nos festins joyeux
S'écri'nt à qui mieux mieux :
« Vive él' bind' des minteux ! »

Vive Sainte Barbe! ()*

I

Ch'est l' saint' Barbe aujourd'hui.
Pour nous ch'est eun' grand' fiête.
I faut prindr' du plaisi,
Nous l' trouv'rons dins l' canette.
In peut bin s'amuser
Après si dur' quinzaine !
Mais n' parlons pus dé l' peine :
I faut boire et canter.

REFRAIN

Rions à s' fouler l' rate
Et dansons, comarates !
Ahue ! ahu' ! faut casser nos chabots
Et les mettre in mill' morciaux !
Vi'v' saint' Barb', comarates !
Ahue, ahu' ! faut casser nos chabots,

(*) Air à faire.

Et les mettre in mille morciaux !

Gar' les boursiaux !

Buvons, cantons, amusons-nous !

Amis, d' rire in n' dot point êtr' mate !

Buvons, cantons, amusons-nous :

Mettons les tonniaux sens sus d'sous.

II

In a, dins c' jour si biau,

Des doup's tout plein ses poches.

Ch'est l' jour qu'in met s' capiau

Bin haut pou qu'in nou voche.

Nous avons eu l' bouquet :

Deux-tros mètres d' saucisses,

Du vin, deull' friandise...

In peut faire el' banquet !

III

All' mess' nous s'in irons

In suivant la musique.

D' pus d'un communieront

Avec el' « copernicke ! »

No bon curé prêchant

I n' manqu'ra point d' nous dire :

« J' sus bin contint d' vous vire :

In v'là cor' pour un an ! »

IV

T' t'à l'heure au soir, au bal,
Les vieux comm' les pus jannes
S'in donn'ront un régal
A fair' kair' leus marronnes !
In dan's'ra t' qu'à bin tard,
Quand les jonn's gins, à l'aise.
I s' fais'ront l' dernièr' baise :
Cha s'ra l' dernier pétard !

Tante Lilique ()*

I

Connaissez-vous tant' Lilique ?
Ch'est eun' femm' fort comme i faut.
Si bin in Franc' qu'in Belgique,
Y-a point un méd'cin qui l' vaut.
Les maladi's, les déveines,
Pour les guérir subtil'mint,
All' connot tout's les tisaines :
Tant' Liliqu' ch'est eun' bonn' gint.

II

S' n'armed', c'est un cataplasse
Avec des p'lures d' naviau,
Dé l' tisaine d' jus d' mélasse
Qu'all' nomm' sueurs ed' pourcheau.
Si l' cor au pied vous imbête,
All' vous fait mettr' chaqu' matin
Des caillaux dins vos cauchettes :
Tant' Liliqu' ch'est eun' bonn' gint.

(*) Air à faire.

III

All' fait des miracl's fort drôles :
Croyez-min sans l'avoir vu.
Un jour, un homm' gros d'épaules
Vient l' vir' pour n' pus êtr' bochu.
All' li-a supprimé s' brioche.
Mais il i pins'ra souvint,
All' l'i a fait vomir és' boche :
Tant' Liliqu' ch'est eun' bonn' gint !

IV

Eun' jonn' mèr', pour êtr' pus riche,
D'un autr' villag' vient l' trouver.
Alloté' dins l' train, l' nourriche
In bure all' sint s' lait tourner.
A ch-t-heur', contint' d' l'avinture,
L' brav' femm' ramass' les rotins ;
Chaqu' jour all' vind s' livre d' bure...
Tant' Liliqu' ch'est eun' bonn' gint.

V

In vient l' quèr' pour un tiot gosse
Qui fourrot ses dogts dins s' nez.
Vous m' direz qu' ch'est fort peu d' chosse ;
Mais s' piton dév'not inflé.

Jugez si ch'est eun' merveille :
L' goss' dins s' nez n' met pus ses mains ;
Il y-instique s' grosse ortelle !
Tant' Liliqu' ch'est eun' bonn' gint.

VI

Vrai, ch'est eun' crân' femm' tout d' même,
D'elle in a tout chus qu'in veut :
All' port' les mioch's in baptême,
Dit l'avenir aux amoureux...
Si vous avez b'soin d' neuvaines,
Allez trouver cheull' brav' gint.
Si all' n' vous prind point vos peines,
All' vous prindra vou n'argint.

Les Cafus

(MUSIQUE DE M. CHARLES BERTHÉ)

I

Ravettiez-les passer,
Les jonn' fill' du rivage,
In lit d'sus leu visage
Qu'i sav'nt bin travailler.
Cha n' z'impêch' point d' canter
In r'vénant d' leu n'ouvrage.
Quand in l' z'a d'sus s' passage,
Ch'est plaisi d' z'acouter.

REFRAIN

Viv' les brav's cafus,
Les joyeux cafus !
Ch'ti qui les nomm' sauvages,
Vach' les vire à l'ouvrage !
Pour sûr i s' dira quand il l' z'ara vu' :
« Ah ! que d' brav's ouvrier's qué tous ces noirs cafus ! »

Cette chanson a été vendue au profit d'une bonne œuvre (Denain, 1897.)

II

All' march'nt à pieds-décaux,
Un mouchoir à cornette
Posé crân'mint d'sus l' tiête,
Pou n' point brader leu piau.
In vot leu caraco
Qui bombe d'sus leus tettes.
All' sont vrainmint coquettes
Malgré leu noir musiau !

III

Qu'i pleuve ou qu'i faich' bon,
In vot tous ces jonn's filles,
Si légèr's qu'au quadrille,
Travailler d'sus l' carbon.
Dins leus bras y-a du bon.
Pour sûr ch'est point d' l'argile.
I faut les vire, agiles,
Manœuvrer d'sus l' vagon !

IV

E l' diminch', les cafus
Mett'nt leu robe d' cach'mire,
Au bal i faut les vire
Danser comm' des perdu's !

Jusqu'à c' qu'i n'in peutt' pus
Cha n'est que des éclats d' rire.
Après, chaqu' coupl' soupire ;
Cha n'est point défendu !

V

J' finis in souhaitant
A c' fille à l' fière allure
Du vrai bonheur qui dure
Et dé l' chanc' pou tout l' temps.
Un jonne homme, in mariant
Eun' ouvrier' si sûre,
Dins l' mitan d' ses coutures
N'ara jamais d' bruant.

Vive Saint Éloi ! ()*

I

Ouverriers métallurgistes,
Gins souvint pus contint qu' tristes,
Amusons-nous !
Laissons-là l'acier et pis l' tôle,
Aujourd'hui ch'est l' jour qu'in rigole,
Rions donc comm' des fous !
Amis, perdons l' plaisi d'un roi !
Crions tertous : « Vive Saint Eloi ! »

II

Saint Eloi, quéqu' fos sévère,
Va déquindre au soir éd'sus tierre...
Frèr's, in buv'ra !
Parc' qué l' saint va mettr' dins s' carrette

(*) Air à faire.

Ch'ti qu'au soir i n' s'ra point pompette,
A l'infer il l' mèn'ra.

Amis, perdons l' plaisi d'un roi ;
Crions tertous : « Viv' Saint Eloi ! »

III

Saint Eloi, ch'est un bon zique.
Il aim' bin l' canchon comique :
Frèr's, in cant'ra !

Au pus fin diseur d' chansonnettes,
L' grand saint va payer des canettes :
Queu plaisi qu'in ara !

Amis, perdons l' plaisi d'un roi ;
Crions tertous : « Viv' Saint Eloi ! »

IV

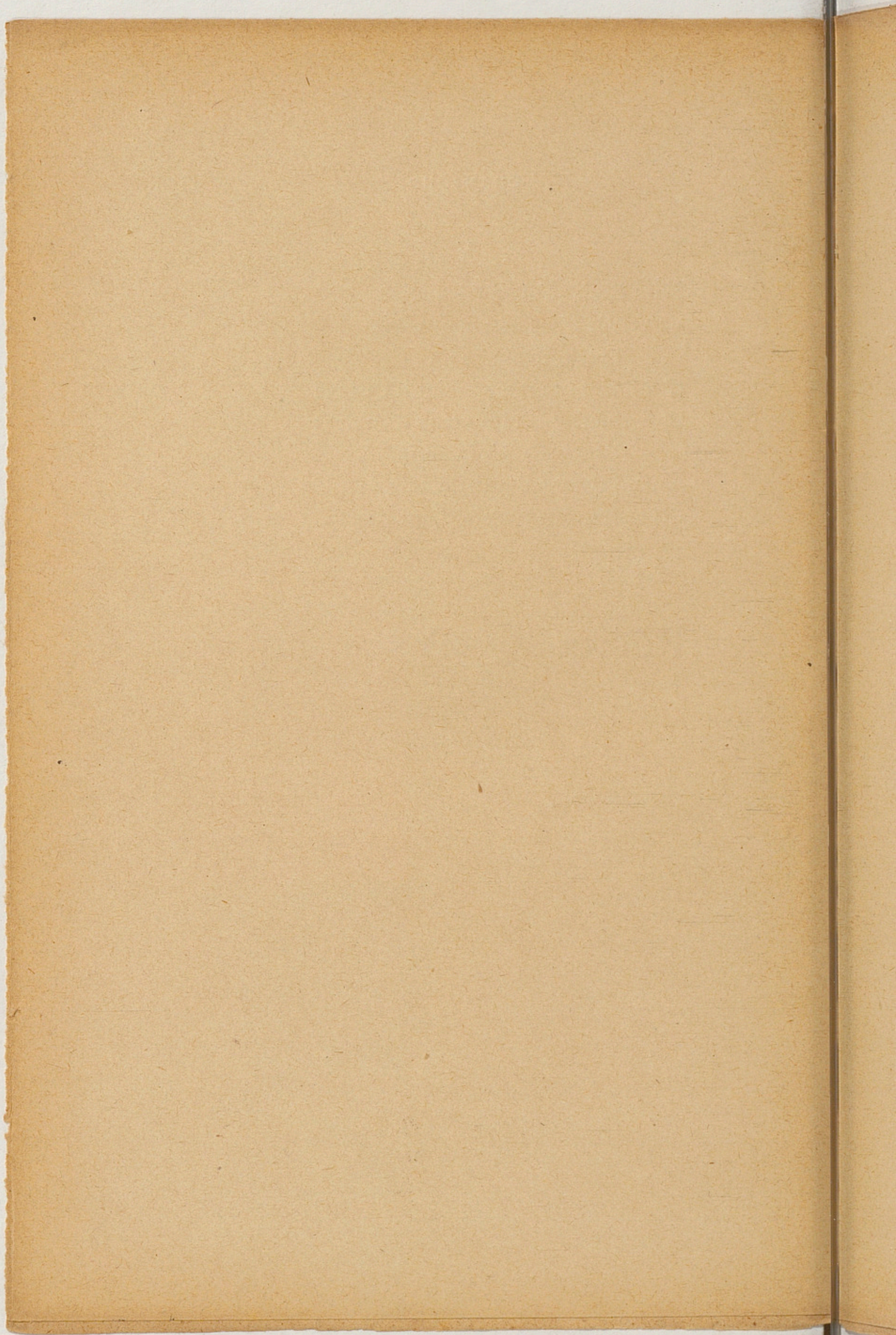
L' grand Saint Eloi, qu'aim' les danses,
Va donner des indulgences ;
Frèr's, in dans'ra !

Ch'ti qui j't'ra mieux ses pieds d'sus s' tiête
Au paradis s' place alle est prête ;
Sans choper il ira.

Amis, perdons l' plaisi d'un roi ;
Crions tertous : « Viv' Saint Eloi ! »

V

Saint Eloi, qu'aime l' jeunesse,
Va veiller d'sus nou maîtresse ;
Frèr's, in aim'ra ;
L' fill' amoureuse, el' saint il l' cange
Et li donn' tout's les grâc's d'un ange.
Bocop d'ang's in verra.
Amis, perdons l' plaisi d'un roi ;
Crions tertous : « Viv' Saint Eloi ! »



TROISIÈME PARTIE

Récits & Monologues



Eune Léçon

A mon cousin J.-B. Blotteau.

L' dial' Tintin, ch'est un batailleur :

D'approcher d' li bocop ont peur.

I s' fi' d'sus s' forche.

Pou deux tos rien, i-imponne un homme pa l' gorche :

Pis, d' cabaret in cabaret,

I raconte à les gins l' biau chef-d'œuvr' qu'il a fait.

« Cré vingt noms ! qu'i s'écrit, j' les aros tués tertoutes.

A cinq ed dins l' rucheau, j' lieu-z-ai fait boir' la goutte. »

Pourtant, y a d'aut's moyens pou fair' vir' qu'in est fort.

Queuëss'quin'fait point comm'ch'ti qu'in nomm'l'harcul' du nord?

L'épreuv' s'rot au moins pus honnête.

Sans êtr' pourtant l' Pérou parc' qu'in s'rot un athlète,

I l'v'rot des pods

D' deux chints kilogs.

Pou l' vire ouvrier, tout l' monne i s' bouscul'rot.

Et pis, pou moutrer s' forch', v'là cor un moyen sache :

A l'ouvrache

Dessus s'tâch'à rimplir, pourquoi qu'i n'pass' points'rache?

Un gaillard aussi fort, cha peut ouvrier pou deux.

Eh bin ! i n'a qu'à s' mettre avec un malheureux,

— Un malad', par eximp', qui dépind d' ses quinzaines, —

Et dépinser pour li tout's les forches d' ses veines.

Tout au moins, i pourrot s' vanter
D'êtr' fort : ch' s'rot plaisi d' l'acouter.
Mais i-a eu drôl' dé farce, l'aut' jour, pou faire eun' lutte.
I cachot dispute
A Thiophi l' Molineux, qui r'vénot d' travailler,
Tout in r'portant l' quertin dins l'quel i met s' dîner.
Tout l' monn' connot Thiophi, bon vivant et fort drôle :
I f'rot rire un caillau, tant i-est gai dé l' parole.
Tintin l' mettot à bout
Et l' ménaçot rien moins qu' li casser l' barr' du cou.
Tant qu' si bin qué Thiophi, pou fair' finir l'affaire,
Fait simblant qu' tout d'un cop li-même est in colère.
« Allez, qu'i dit Thiophi,
J' veux m' battre : arrive ichi. »
A sauter d'su Thiophi, bin vit' Tintin s'apprête.
Mais Thiophi, l'air sérieux, d'un grand geste i l'arrête :
« Holà ! Tintin,
Mi, j'ai m' quertin :
Pou pouvoir et' boxer comme i faut d'vant tout l'monne,
V'là m' panier ! Tiens-lé pou qué j' t'imponne. »
D'vant tant d' sang-frod, d' colèr' Tintin est dév'nu bleu.
Il est r'parti sans s' battr', mais in crachant du feu.

Les Bistecks

I

Un jour, Thiophi l' cholleux chez Nuël buvot s' pinte
In attendant l' moumint ed' s'in aller choler,
Quand v'là qu' tout d'un un cop un homme bin mis i rinte,
S'assit tout près d' Thiophi, pis qu' minche à li d'viser.
« Mi, j' sais choler aussi, vous savez, comarate.
Pou mé l' mettre, à choler, j'in voros vire un fin. »
« A m' mod', répond Tiophi, qué vous s'rott' bétôt mate,
Car j' cros qu' vous n' devez point quitter l' lit fort matin. »
« Eh bin, quand vous voudrez, nous chol'rons tête-à-tête! »
« Bah! monsieur, vous s'vantez, vous n'êt's point si fin qu'cha. »
« J' sus toudis fin assez pou taper d'su l' chollette,
Et si vous voulez juer, cha s'ra vous qui perdra. »
« Pus'qué ch't'ainsi, j'accept', dit Thiophi. Nous f'rons l' lutte
E l' lind'main dé l' Saint'-Barb', ch'est un jour qu'in n'ouvr'point. »
« J' veux bin, répond l' m'onsieur, vos sous dans'ront sans flûte.
J' m'attinds bin qu' vous comm' mi vous n'cholez point pour rien.

L'injeu, ch' s'ra des bistecks pou mier après l' bataille. —
In in qu'mand'ra deux livr's : à m' mod' qué ch' n'est pas d' trop. »
« Vantard ! » pinsot Thiophi, « t' n'attrap'ras point la galle
In miant l' viande d' mes sous, si d'hasard éj' perdros. »
« Mais, dit Thiophi tout haut, i faut bin faire l' chosse.
Mi, j' fais les conditions qué ch'ti qu'ara perdu
I ming'ra li tout seul tous les bistecks sans sauce.
L' gagnant f'ra des touquett's pou li minger tout l' jus. »
« Ch'est fait, répond l' monsieur, tap' su m' main, j' tap' su l'tienne,
I reste à décider pa d'uss qué nous chol'rons. »
« Nous chol'rons pa l' Bell'-Vu', s'i n'a rien qui vous gêne. »
« Ch'est conv'nu, ch'est ichi qué nous nous attindrons. »
In dit à l' femm' Nuël qu'all' sé munich' dé l' viande
Pou l' l'ind'main dé l' Saint'-Barb' : l' femme all' répond awui.
Dé n' point êtr' trop in r'tard chacun i s'arcommande.
In s' souhaite l' bonjour, et v'là nos gins partis.

II

L' jour éd'choller arriv'. L' rich' monsieur, cauché d'guêtes,
Avot un biau vêt'mint comme in ont les chasseurs.
Thiophi, l' drôle, avot mit s' marronn' dins ses cauchettes
Pour li pus facil'mint courir dins les labeurs.
A l' pass'rell' d'Arnestine in met l' cholette in belle ;
Pis nos gins i s' dirigint su l' Bell'-Vue in chollant.
Thiophi s' mettot à s' n'aise. Il avot bin bu l' velle :
Il étot bin contint d' prindr' l'air rafraîchissant.

L' monsieur, qui cholot bin, s' vantot tout's les minutes
Qué Thiophi d'allot perdr', mais ch'ti-chi chollot mieux.
I connaissot l' terrain, si bin les tros qu' les buttes.
Des abloqueux comm' l'autre, i n'n' d'arot fait perdr' deux.

III

Ch'est Thiophi qu'est vainqueur. In bot bin vite eun' pinte.
In r'vient à l' mon Nuël : l' déjeûner les attind.
Nos gins ont d' l'appétit, l' monsieur dins l' cour i rinte
Et d'mande un caudron d'iau pou li laver ses mains.
Thiophi, li, rintr' dins l' fond et lav' les sienn's habile,
Et pour qué l' monsieur pins' qui' n' les a point lavé's,
Vite, avec dé l' moutarde, — ch'est l' couleur éd' l'argile, —
Il imbarbouill' ses mains comm' s' i s'rott' cor crape's.
Pis, v'là nos deux gaillards qui vont s'assir à table.
L' grand plat d' bistecks i funque un parfum qui sint bon.
« Mi, j'ai gagné, j'prinds l' sauc' », dit Thiophi l'drôl' dé diable.
« Prinds l'sauce, et dépéch'-té », qué l' monsieur li répond.
Thiophi, ses mains tout's jonn's et sans prindre d'fourchette
Inpongn' tous les bistecks, et pour qué l' jus s'in va,
I les tord dins ses dogts comme in tord eun' lavette
Sous les yeux du monsieur qui rest'-là tout baba.
Il étot dégoûté, mais i n' pouvot rien dire :
Ch'est ainsi qué l' partage avot été conv'nu.
I s'éliève in grognant, pay' l' partie et s'artire
Jurant, mais un peu tard, qu'in né l'arperdra pus,
Et ch'est Tiophi qu'il a tout eu !

L'Agache

Avez-vous connu L'Agache ?
Oui, vous d'vez l'avoir connu :
I baroutot d' l'escaillache
Avec un vieux qu'vau fourbu.

L'homme et l' quévau, vieill's carcasses,
Deux vieux débris du bougniou,
Avott'nt suivi les mêm's traces
Dins l' fosse et vu l' mêm' grisou.

Après cha, nos deux pauv's drôles,
Pou minger chacun s' contint,
I traînott'nt leus viell's guiboles
In r'perdant halein' souvint.

Et l' bon qu'vau, maigr' comme eun' trique,
S'in allot, l'air esquinté ;
Mais l' vieux mineur asthmatique
I-avot core un grain d' gaîté.

Un jour qu'i faisot noir-glache,
— Pour euss' ch'est l' pus mauvais temps, —
Inraqué, nou triste att'lache
N' bougeot pus d'puis bin longtemps.

Tout d'un cop, l' Tiss' Vettenaire,
— Un homm' qué j' n'aim' point boco, —
S'approche et dit au grand-père :
« J' sais c' qu'il a mingé, vou qu'vau ? »

« I-a mingé l' tonniau à l' goutte :
In vot les chercl's dépasser !
Disez m'in combin qu' cha coûte
Pou l' faire aussi bin chercler ? »

L'Agach', qu'a l' répons' facile,
Impongne l' queu' dé s' bidet
Pou fair' vire à l'imbécile
L'indrot qu'i n' faut point nommer.

« Chu qu' cha coût', jé n' peux point l' dire ;
Mais t' peux l' savoir au patron.
Grand nigu'douill', si té veux l' vire,
Rintr' là-d'dins : il est dins l' fond ! »

L' faux vitriolé

V'là l'histoire d' deux jonn's gins
Qui s'aimott'nt bin du qu'minch'mint
Et sé l' répétott'nt souvint :

L' garchon avot les poquettes,
Et pour plaire à les fillettes
I portot des bell's toilettes.

L' fille étot fin comme i faut.
Pou ses croût's all' travaillot :
Ch'étot du bon et du biau.

Chaqu' soir, l'amoureux, l' jonn' fille,
S'in allott'nt d'un pas tranquille
Prom'n'er in déhors dé l' ville.

Nos gins, dins un coin perdu,
Croquottent l' pun d' capundu,
Malgré qu' chétot défendu !

Tout cha s' faisot in much' muche ;
Mais d'aller souvint au puche,
Un biau jour in casse l' cruche.

L' fille a kéhu du pommier,
Et v'là qu'all' n' sait pus marcher :
Es' pied i n' fait qué d' s'infler.

L'amoureux f'sot l'apauiette ;
L'amoureux' faisot l' cueillette.
Alle a gliché, l' pauv' fillette.

L' jonne homme au visag' plein d' tros
N'aima plus l' fille aussitôt,
Peur d' li vire eun' gambe éd' bos.

L' fill' all' brait comme eun' Mad'leine :
« D' tant l'aimer ch'tot bin la peine.
Ch'est mi qu' j'ai tout l' pod dé l' chaîne ! »

L' gravé, li, cangeant d' vêt'mint,
Malgré s' tiête fait' si maj'mint,
Trouve eune autr' fill' subtil'mint.

Pa s' toilette et s' babillache
L' fille a cru qu'il étot sache :
V'là qu'in annonce s' mariache.

Dé l' noce arrive l' grand jour ;
Mais à pein' sortis à l' cour,
Il arrive un drôl' dé tour.

L'ancienn', su l' gravé tout drôle,
Jette l' cont'nu d'eun' castrole :
Li pins' qué ch'est l' vitriol-e !



Le v'là qui s'évanouit !
Ch'étot l' cont'nu d'un pot d' nuit
Qu'in avot j'té d'sus s' n' habit.

L' commissair', prév'nu sans doute,
Arrête l' fill' coût' que coûte...
Pis l' noce all' s'armet in route !

L' commissair', li, qui n' peut rien,
Pou n' point saisir l'innochint
Li parl' tout paternell'mint.

« Ch' n'est point vous l' premièr', ma belle,
Victime d'un lâche infidèle :
Fallot li brûler l' cervelle ! »

« Ah ! répond l' cœur désolé,
J' l'aros bin vitriolé ;
Mais il étot d'jà gravé ! »

L' Guéïole

Un soir, él' tiot Dodoph' soupot avec és' père.
S' tartin' n'étot point crasse : i n'arrêtot point d' braire :
« Vettiez, pèr', j'ai point d' bur', ch'est si sec qué du hos.
In avalant m' bouchie, à m' gasiau jé m' fais d' mo ! »
L'pèr'répond : « T'osest'plaindr' d'eun' bonn' tartin' parelle ?
Té mérit' qué j' té colle un raton d'sus t' n' orelle !
Minge t' pain, et pri' Dieu d' d'avoir toudis autant.
Jén'té souhait'point d'vir'chu qu'j'ai vu dins m' jonn'temps.
D' huit infants ch'étot mi l' pus vieux quand j'avos t' n'âge.
In griffot nos cantiaux avec du mou fromage.
Eun' pièche d' bur' durot toute eune éternité
Avec é l' truc qué m' père il avot inventé.
I mettot l' pièche d' bure au mitan d'eun' guéïôle,
Et l' z'infants défilott'nt tertous à tour dé rôle.

Chacu frottot s' pain sec su les barr's, comme i faut :
In arrachot ses ongl's in pourménant s' cantiau !
In frottot, in frottot, pou pouvoir toucher l' bure.
Hélas ! et rien n' bougeot : l' guéïole étot trop dure !
Pourtant, sans bertonner, in grignotot s' pain sec.
A ch' t'heur', pour ti souper i t' faurot un bisteck ! »
« Vous mingeott' du pain sec, pèr' ? » qu' i répond Dodophe.
« Non, m' garchon, acout' chi l' pinsé' d' un philosophe :
Ch' ti qui ming' du pain sec, ch' est tant parc' qu' i veut bin...
In trouv' toudis dé l' iau pou trimper s' morciau d' pain ! »

L' Payêle

A mon ami Léon Delmotte.

Ch'étot les Carnéval.

Chachale l' cordonnier et s'femm', qu'in nomm' Cath'rine,
S'dittent comm'cha : « Ch'est fiête! aujord'hui, point d'tartine.
Puss'qué ch'est les cras jours, i nous faut un régal. »

« Si nous fr'ott's des ratons ? »

Dit Chachal', ch' t'un festin qui dépass' les pus bons ! »

« Bonn'idé', dit Cath'rin', mais seurmint, - chos' cruelle ! -
Pou fair' cuir' nos ratons, nous n'avons point d'payêle ! »

« Eh bin, qu'i dit Chachal', jé n' connos qu'un moyen :
Ch'est qu' té vach' demander él' payêl' du visin ! »

Chu qui fut dit fut fait. Vite in démêle l' pâte.

In y met eun' pair' d'ués, eun' pogni' d' castonatte,
Si bin qu'in un rien d' temps les ratons étott'nt cuits
Et qué l' bon flair du bure aiguïsoit l' z'appétits.

I ming'nt et font eun'guins'! Chal' s'in donne eun' tournée!
Et s'femm' all' n'in peut pus si tant qu'alle est gonflée !

Oui, mais v'là qu' pour r'porter é l' payêl' du visin,
I n' rest' pus un raton pour r'mercier honnêt'mint !
L'femme all'dit: « Ch'est du propr' ! Ti qu' t'as fait si bonn'chère,
Chal', té r'port'ras l' payêl', car mi j' l'ai été quère. »

« T'as bin fait pir' qué mi, femm', faut point disputer :

Ti t'as mingé l' dernier !

Pou qu'in'euch'point d'brayou, j'connos point d'affair'telle:

Ch'ti qui parl'ra l' premier ira r'porter l' payêle ! »

L'femme all'répond: « J'veux bin, mettons-nous à l'ouvrage.

Arsémél' tes bottin's : mi j'arrange m' corsage. »

Un bon quart-d'heure après, il arrive un client.

« Bonjour la compagni', qu'i dit tout in rintrant.

J' viens vire après mes bottes...

Vous n' mé répondez point, eh bin, femm', vous v'nez sotte?

J' viens vire après mes bott's, eh ! là-bas, l'homm' d'ichi ! »

Chachale i n' répond point, i saque d'sus s' queud'fi.

L' client, bin imbêté, s' dit : « In v'là eun' d'affaire !

Mais pou fair' parler l'femm', j'sais bin chu qué j' vas faire.

J'viens vire après mes bott's: l'femm'all'n'veut point parler. »

L' client l' prind dins ses bras et qu'minche à l'imbrasser.

Chale i n' fait point un pli, tapott' su ses dachettes,

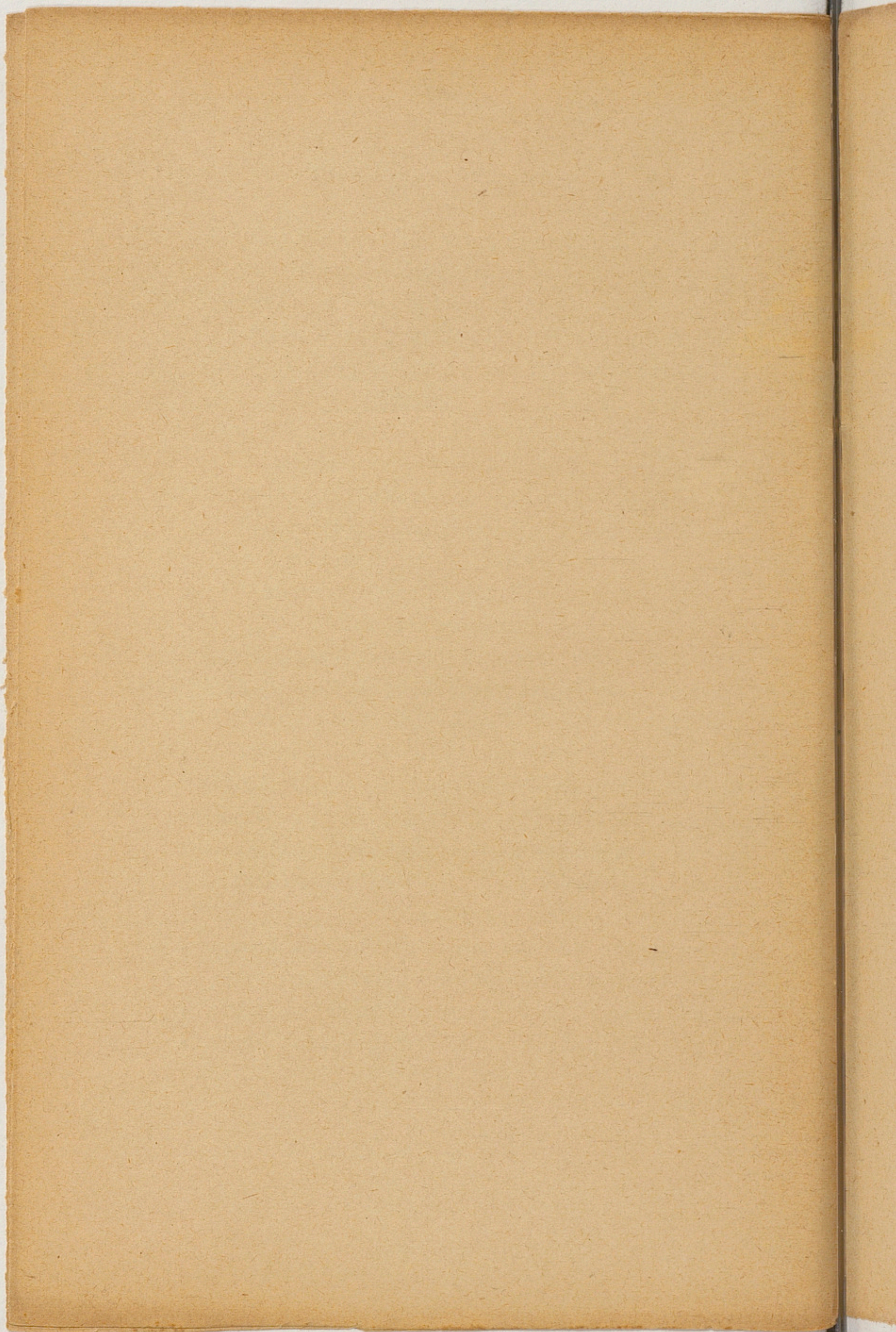
Et n' lèv' seurmint pas s' tiête !

L' pus contint dins les trois, ch'étot l'héreur client ;

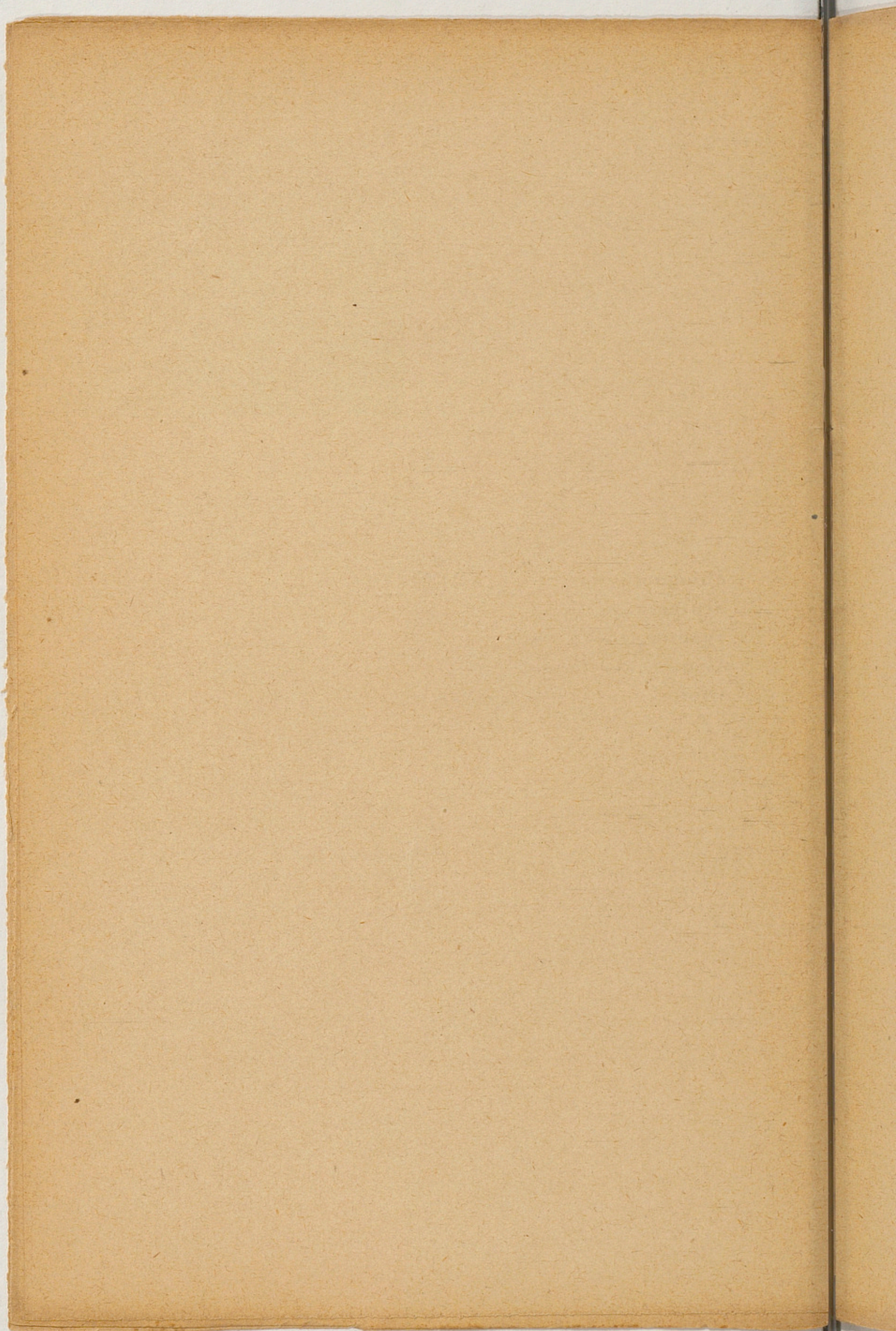
Il imbrassot Cath'rin' ! Mais ell' dit in brayant :

« Eh ! bin, Chal', té laiss' faire eun' femme aussi fidèle ? »

« Femm', t'as parlé l' premièr' : t'iras r'porter l' payêle ! »



Glossaire



GLOSSAIRE

LOCUTIONS DIVERSES ET MOTS PRINCIPAUX

EMPLOYÉS DANS CE VOLUME

A

Abloquer, v. — Travailler avec précipitation et sans aucun soin.

Acater, v. — Acheter.

Acouter, v. — Ecouter.

Aguiter, v. — Guetter, surveiller.

Alloter, v. — Agiter, secouer. — Alloter (s'), v. pronominal. —
Faire le faraud ; se dandiner.

A m' mote, loc. adv. — A mon idée, à ma guise.

Appauïette, n. f. — Appui.

Aqueurt v. (ind. pr.) — Accourt (du verbe accourir).

Arbuter, v. — Buter, se cogner.

Archévoir, v. — Recevoir.

Arcommincher, v. — Recommencer.

Arculer, v. — Reculer.

Argret, n. masc. — Regret.

Arsaqué, adj. — Retiré, renfrogné.

Arvénu, adj. — Revenu, arrivé.

Autermint, adv. — Autrement.

Avotent, v. (imp. ind.) — Avaient (du verbe avoir).

Awui. — Oui. (On dit aussi « aé »).

B

- Bac à chintes**, n. comp. m. — Bac aux cendres (sous le foyer).
Baise, n. f. — Baiser (substantif).
Baise à bouquette, n. comp. f. — Baiser sur la bouche.
Barouter, v. — Charrier (dérivé du mot patois BAROU, tombereau).
Batisse, n. propre. — Baptiste.
Beauco, adv. — Beaucoup.
Bénache, adj. — Bien-aise.
Bergnoule, n. f. — Chose futile, babiole, fadaise.
Berlou, n. ou adj. — Louche.
Bertonner, v. — Bougonner, murmurer, rechigner.
Blanc-bonnet, n. m. — Femme (par allusion à la coiffure).
Biec, n. m. — Bec.
Bisteck, n. m. — Bifteck.
Bochu, n. ou adj. — Bossu.
Boquerette, n. f. — Petit bosquet.
Bos, n. m. — Bois.
Bouchie, n. f. — Bouchée.
Bougniou, n. m. — Fond d'un puits au charbon.
Bourlot, n. m. — Boulet (de neige).
Brayou, n. m. — Personne qui se plaint (du verbe « braire », pleurer).
Briqueteux, n. m. — Briquetier.
Bruant, n. m. — Hanneton.
Busier, v. — Réfléchir.
Burre, n. m. — Beurre.

C

- Caboche**, n. f. — Tête.
Cacher, v. — Chercher.

Cacheux d' gaillettes, n. comp. masc. — Enfant qui cherche du charbon sur le « terri ».

Cafouiller, v. — Chercher.

Cafu, n. m. — Ouvrière occupée au chargement des bateaux de charbon.

Caillau, n. m. — Caillou.

Cantiau, n. m. — Chanteau.

Capiau, n. m. — Chapeau.

Carbon, n. m. — Charbon.

Caracole, n. f. — Escargot, coquillage.

Carnéval, n. plur. (les). — Carnaval.

Carrette, n. f. — Voiture.

Castonate, n. f. — Cassonade.

Cauchette, n. f. — Chaussette.

Chabot, n. m. — Sabot.

Chale ou **Chachale**, n. pr. — Charles.

Cherclé, n. m. — Cercle.

Cholette, n. f. — Petite boule de bois pour jouer à la « crosse ».

Choler, v. — « Crosser », jouer à « crosse ».

Choleux, n. m. — Celui qui joue à la « crosse ».

Ch'ti, pron. — Celui.

Chu, pron. dém. — Ce.

Cinsièrre, n. f. — Fermière (du vieux mot cense).

Colinette, n. f. — Bonnet de femme

Comarate, n. m. — Camarade.

Consommer, v. — Brûler (pour consumer).

Copernic ou **copernicque**, n. m. — Liqueur composée de genièvre et d'absinthe.

Corache, n. m. — Courage.

Crapé, n. ou adj. — Sale, malpropre.

Crapougner (se), v. pron. — Se battre.

Cras, adj. — Gras.

Cutourniaux, n. m. plur. — Culbute.

D

Dache ou **dachette**, n. f. — Petit clou.

Déberlouter, v. — Verbe dérivé du mot « berlou » (louche) et dont le sens ironique ne peut guère se traduire en français que par « retrancher ou supprimer le strabisme ».

Déclaminter, v. — Se lamenter.

Décacholer, v. — Rejeter, fouler du pied.

Décaux (pieds), ad. m. pl. — Nus (pieds), déchaussés.

Dégrioler, v. — Glisser, patiner.

Déhanqué, n. ou adj. — Déhanché. Personne abîmée, usée, vieillie.

Dépouille, n. f. — Vêtement.

Déquindre, v. — Descendre.

Dercher, v. — Dresser.

Diale ou **diape**, n. m. — Diable.

Dodophe, n. pr. — Adolphe.

Doupe, n. m. — Liard. Par extension, ce mot signifie argent. (du mot double, doublon).

Dùss, adverbe de lieu. — Où.

D'verrot, v. (cond. pr.) — Deviendrait (du verbe devenir).

E

E. — Syllabe qu'on met devant certaines consonnes pour donner plus de vigueur à la phrase.

Ecourcheué, n. m. — Tablier.

Escoupe, n. f. — Pelle.

Equette, n. f. — Petit morceau de bois obtenu par entaille.

Equumette, n. f. — Ecumoire.

Et', pr. (*t* sonore). — Te (dans certains cas),

Euche, v. (subj. pr.) — Ait (du verbe avoir).

F

Faiseu d' jeux, n. comp. m. — Saltimbanque.

Fauque, adv. — Que, lorsque, seulement.

Ferniête, n. f. — Fenêtre.

Feumière, n. f. — Fumée.

Fichelle, n. f. — Ficelle.

Finferluce, n. f. — Fanfreluche.

Funquer, v. — Fumer.

G

Galibot, n. m. — Jeune ouvrier mineur.

Gaillette, n. f. — Morceau de charbon.

Gargoter, v. — Grelotter.

Gloriette, n. f. — Tonnelle, berceau.

Glicher, v. — Glisser, patiner.

Gniaf, n. m. — Pédant, poseur.

Gognette, n. ou adj. f. — Personne qui louche.

Gravé, n. m. — Grêlé.

Grémion, n. m. — Petit caillou.

Grign'dints, n. m. ou f. — Méchant.

Guéiôle, n. f. — Cage pour oiseaux (du mot geôle).

Guerzin, n. ou adj. m. — Grêle.

Guibole, n. m. — Jambe.

Guife, n. f. — Figure (terme de mépris).

Guinse, n. f. — Bonne chère.

H

Haiyure, n. f. — Haie.

Harondielle, n. f. — Hironnelle (du mot « aronde »).

I

I, pr. — Il. (I ne fait qu'une syllabe avec la voyelle qui peut le suivre). On dit aussi « il » parfois, mais toujours « i » devant une consonne.

Iau, n. f. — Eau.

Ichi, adv. — Ici.

In, prép. et pron. En. — Pron. : On. — Adj. : Un.

Indrot, n. m. — Endroit (on dit aussi indroit).

Imponne, v. ind. pr. — Empoigne (du verbe empoigner).

Inraqué, adj. — Embourbé.

Inserre, v. (ind. pr.) — Enferme (du verbe enfermer).

Insonne, adv. — Ensemble.

J

Jonne, adj. — Jeune.

Jonne, adj. — Jaune.

K

Kéière, n. f. — Chaise.

Kéir, v. — Tomber (dérive probablement du verbe choir).

L

Labeur, n. m. — Labour.

Là-vo, adv. — Là-bas.

Li, pr. sing. — Lui.

Lieu, pron. plur. — Leur (pluriel de lui).

Lime, n. f. — Ligne (instrument du pêcheur).

Loques (des dimanches), n. f. — Habillement du dimanche.

M

Maclotte, n. f. — Cheveux embroussaillés.

Maj'mint, adv. — Mal fait.

Mancheau, n. f. — Mont, monticule.

Marissiau, n. m. — Cafard (insecte).

Marronne, n. f. — Pantalon.

Mate, adj. (m. ou f.) — Fatigué.

Mi, pr. — Moi.

Mier, v. — Manger.

Min, pron. pers. — A moi (disez-min, dites-moi).

Maux, n. m. s. — Mal.

Mon (à l'), loc. adv. — A la maison de... (Cette locution est toujours suivie du nom du maître de la maison.)

Monne, n. m. — Monde.

Muche-muche (in), loc. adv. — En cachette.

Mucher, v. — Cacher.

N

Naviau, n. m. — Navet.

Niguedouille, n. m. — Imbécile, bête.

Noir-glache, n. m. — Verglas.

Nué, adj. — Neuf, nouveau (son féminin est nuève, neuve)

Nuel, n. pr. — Emmanuel.

O

Offlette, n. f. — Gaufre.

Ortelle, n. f. — Doigt de pied, orteil.

Osiau, n. m. — Oiseau.

Ossiau, n. m. — Os.

Otieu, n. m. — Outil.

P

Par chi, loc. adv. — Par ici.

Payêle, n. f. — Poêle à frire.

Peuche, v. (subj. pr.) — Puisse, du (verbe pouvoir).

Pièche, n. f. — Pièce.

Pincher, v. — Pincer.

Pisson, n. m. — Poisson.

Pleume, n. f. — Plume.

Pod, n. m. — Poids. (On prononce *po*).

Poquettes, n. f. pl. — Marque de la petite vérole.

Pou, prép. — Pour. (Pou se dit habituellement devant un mot commençant par une consonne).

Pourcheau, n. m. — Pourceau, porc.

Pourette, n. f. — Poudre.

Puche, n. m. — Puits.

Puche, n. f. — Puce.

Pun d' capindu, n. comp. m. — Pomme de capendu.

Q

Quémin, n. m. — Chemin.

Quémin d' fier, n. comp. m. — Chemin de fer.

Quémiche (ou quémisse), n. f. — Chemise.

Quère, v. — Chercher (du verbe quérir).

Querqué, adj. — Chargé.

Quertin, n. m. — Panier.

Queude, n. m. — Coude.

Queuësse ? — Pourquoi ? Qui ?

Quévau n. m. — Cheval.

R

Ramounette, n. f. — Balai.

Rasette, n. f. — Binette (outil).

Rasiner, v. — Essuyer le fond d'un plat.

Rassersir, v. — Reprendre, remailler.

Raton, n. m. — (Vieux mot français employé il y a plusieurs siècles). Crêpe (pâtisserie). On dit aussi « couquebaque » (mot flamand).

Raton, n. m. — Giffle.

Ravettier, v. — Regarder. (On conjugue : je ravette, etc.)

Réguelmint, n. m. — Règlement.

Révernir (se), v. pron. — Tomber, s'étaler par terre.

Rinmonchelé, adj. — Entassé, amoncelé.

Rogneux, adj. — Rugueux.

Rot'lot, n. m. — Roitelet.

Rucheau, n. m. — Ruisseau.

S

Saquer, v. — Tirer.

Sa, n. m. — Sac.

Seurmint, adv. — Seulement.

Séyau, n. m. — Seau.

Sintir, v. — Sentir.

T

Terri, n. m. — Monticule composé de cailloux inutiles retirés de la mine.

Tertoutes, adj. m. pl. — Tous.

Thiophi, nom pr. — Théophile.

Ti, pr. — Toi.

Tiesse, pron. interrogatif. — Qui?

Tintin, n. pr. — Célestin (diminutif).

Tiot, e, adj. — Petit, petite.

Tirlibibi, n. m. — Tourniquet forain.

Tisaine, n. f. — Tisane.

Toudis, adv. — Toujours.

Toussainer, v. — Tousser sans force.

Tourton, n. m. — Tarte, galette (du mot tourte).

Touquette, n. f. — Morceau de pain trempé dans la sauce.

Trannant, v. (part. prés.) — Tremblant (du verbe tranner, trembler).

U

Ué, n. m. — Œuf.

V

Vache, v. (subj. pr.) — Aille (du verbe aller).

Vettier, v. — Regarder.

Vieilles preutes, n. fém. pl. — Vieilles histoires.

Vire, n. m. — Voir.

Visin, n. m. ou adj. — Voisin.

Voche, v. (subj. pr.) — Voie (du verbe voir). Conjug. : *i vot* (il voit) ; *i votent* (ils voient).

Vou, adj. pos. — Votre.

Z

Zeph, n. pr. — Joseph (diminutif familier).

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.	5
AVANT-PROPOS.	9

PREMIÈRE PARTIE

CHOSSES DU PAYS NOIR

Eune brave Fille.	13
L' Terri. — <i>A mon ami Moïse Théron.</i>	14
L' pétiole guerre.	15
Brod'quin-sans-talon, l' cacheuse à gaillettes. — <i>A M. René Le Cholleux.</i>	16

Momint d' bonheur	19
L' première paye	20
L' Orkesse du Bal	21
L' Infant d' Hospice. — <i>A M. Adolphe Lacuzon</i> . .	22
L' Quévau du fond. — <i>A Edmond Goor</i>	25
Les Ramouneux d' pavés	28
In faction, souvenir du 43 ^e	29
Il a passé des soldats !.	30
Hiver. — <i>A Charles Lamy</i>	31
A Desrousseaux	32
L' Vieux Mineur. — <i>A mon ami André Furénil</i> . .	33

DEUXIÈME PARTIE

CHANSONS

L' père Bontemps.	39
Les Rucheaux.	42
L' cœur poché	45
L' Ducasse.	48
L' estatue d' Villars.	51
Les joyeux Conscrits.	54
L' Canchon dé l' Bière.	57
Zèphe à Madagascar.	60
Vive Mariache !	64
Le Turco.	67
Les Pêqueux.	70
Les Escailleux.	73
Bonjour, Carnéval !	76
L' Société des Minteux.	79
Vive Sainte Barbe !	82
Tante Lilique.	85

TABLE DES MATIÈRES

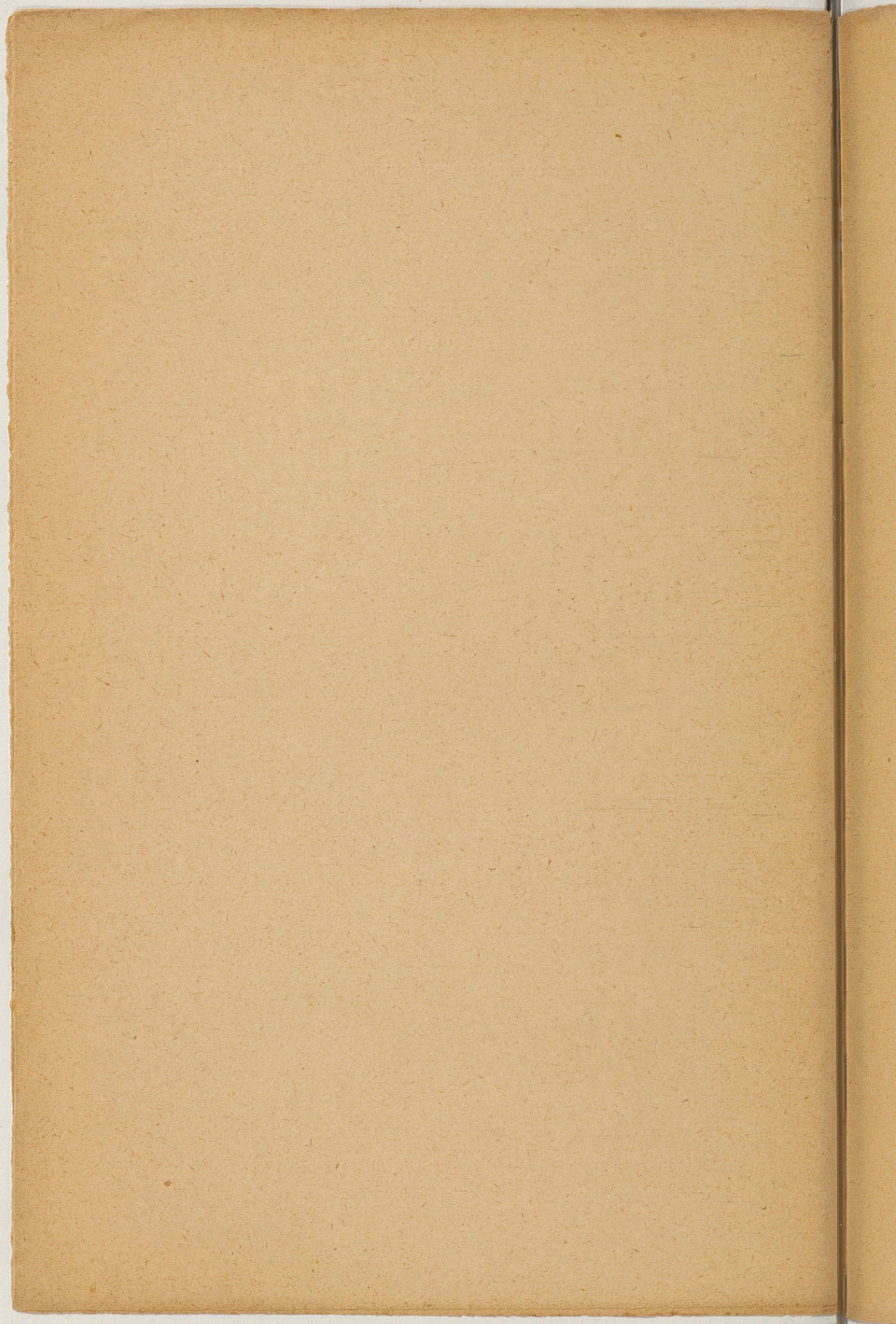
127

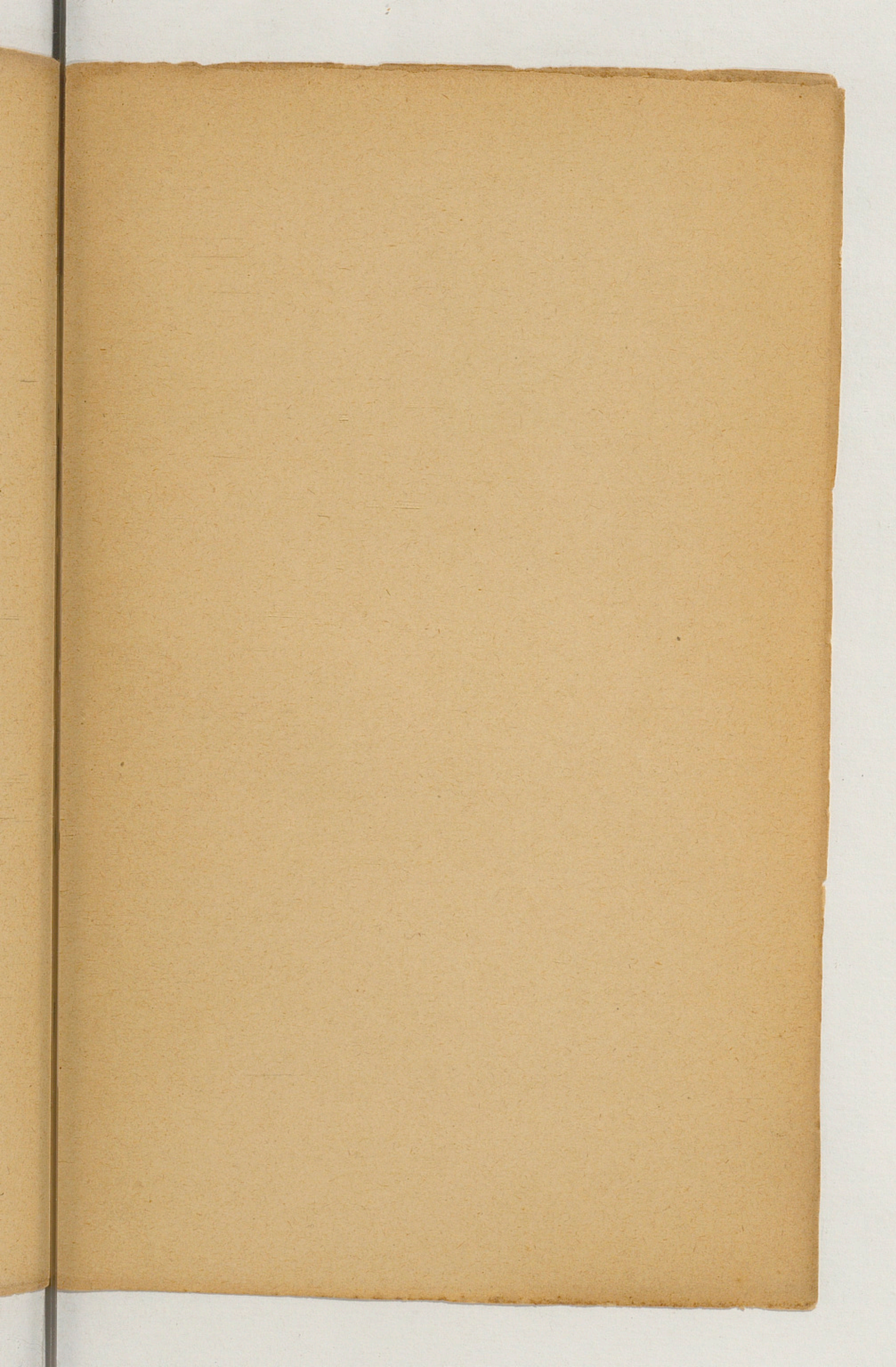
Les Cafus.	88
Vive Saint Eloi!.	91

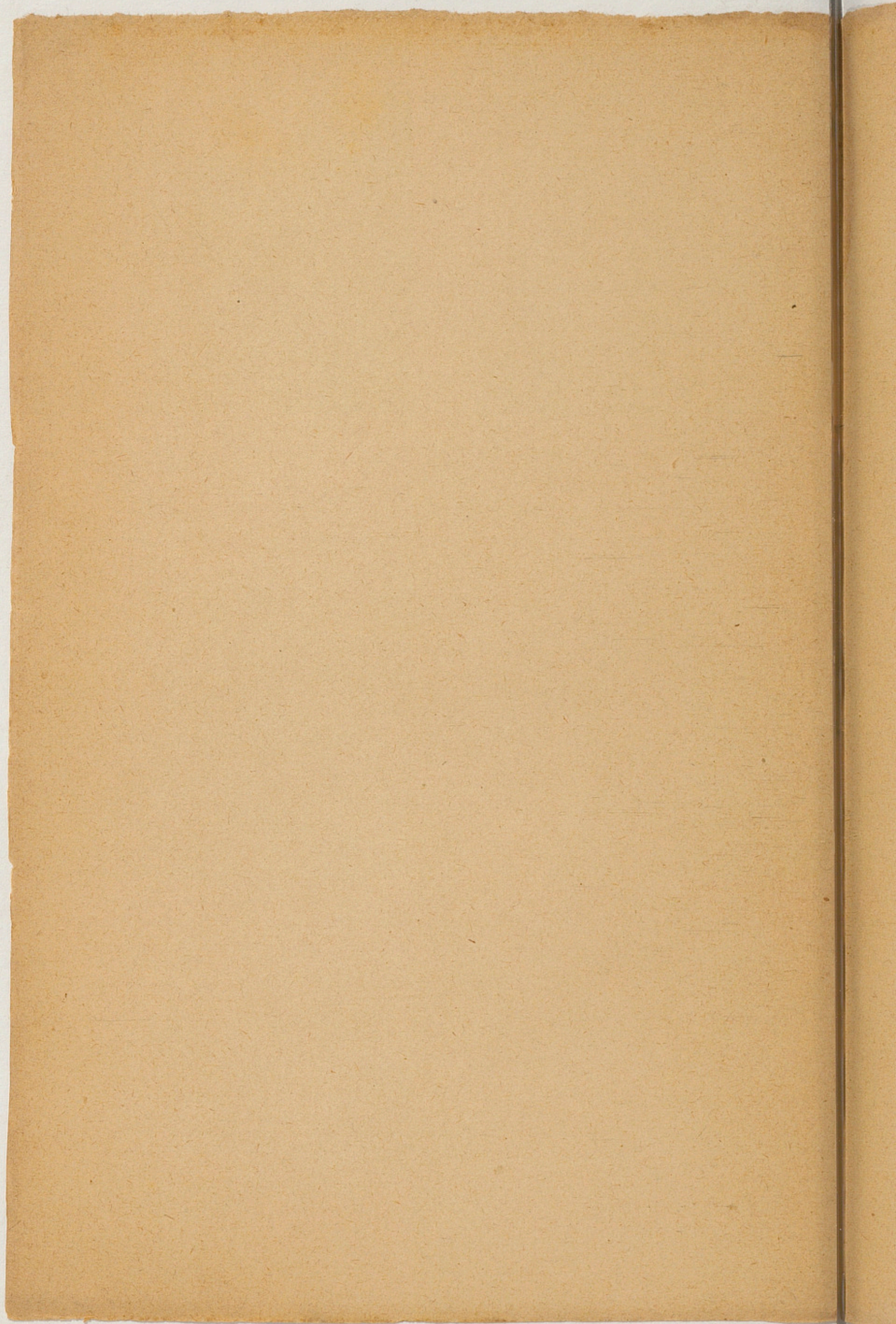
TROISIÈME PARTIE

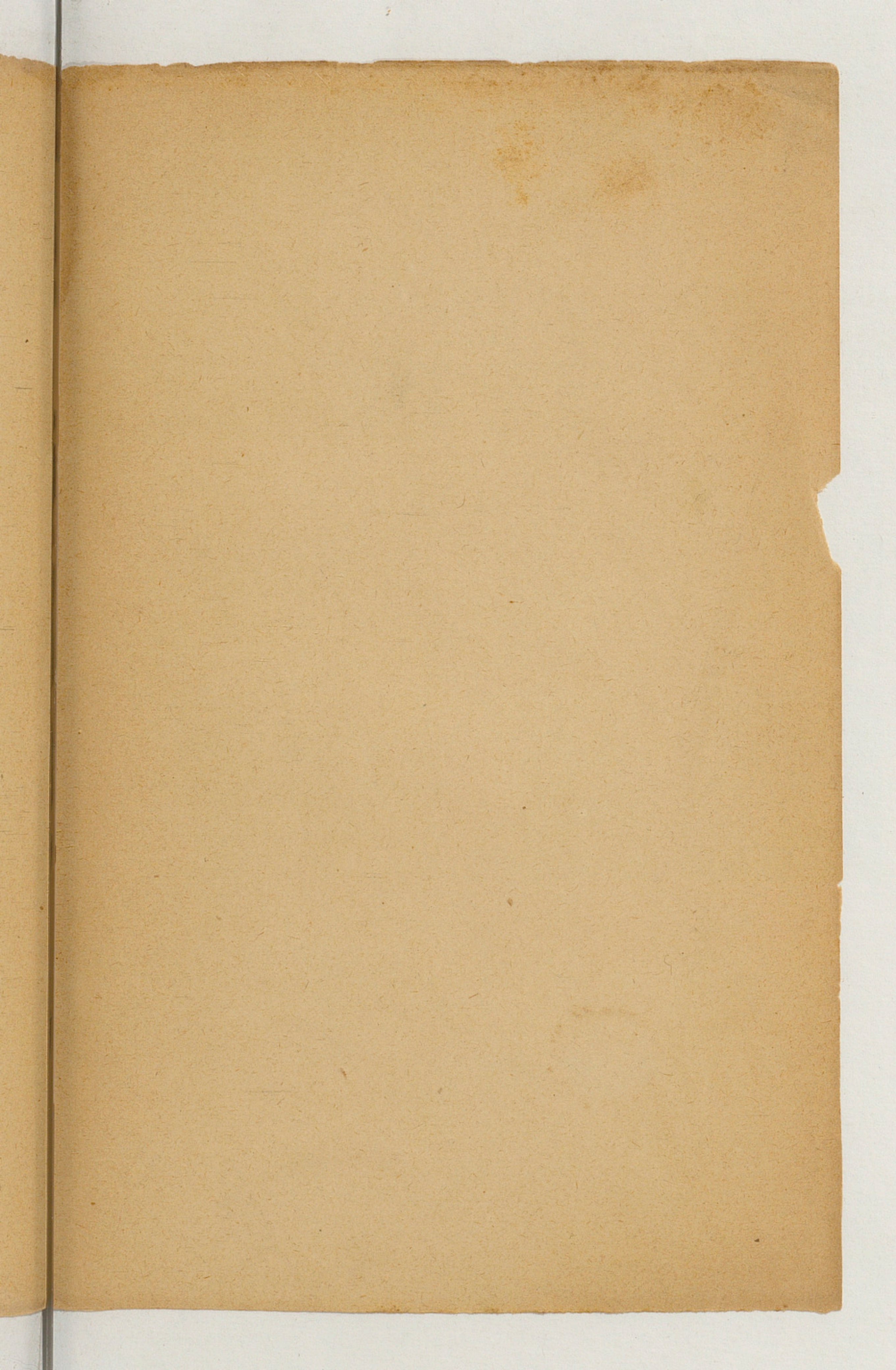
RÉCITS ET MONOLOGUES

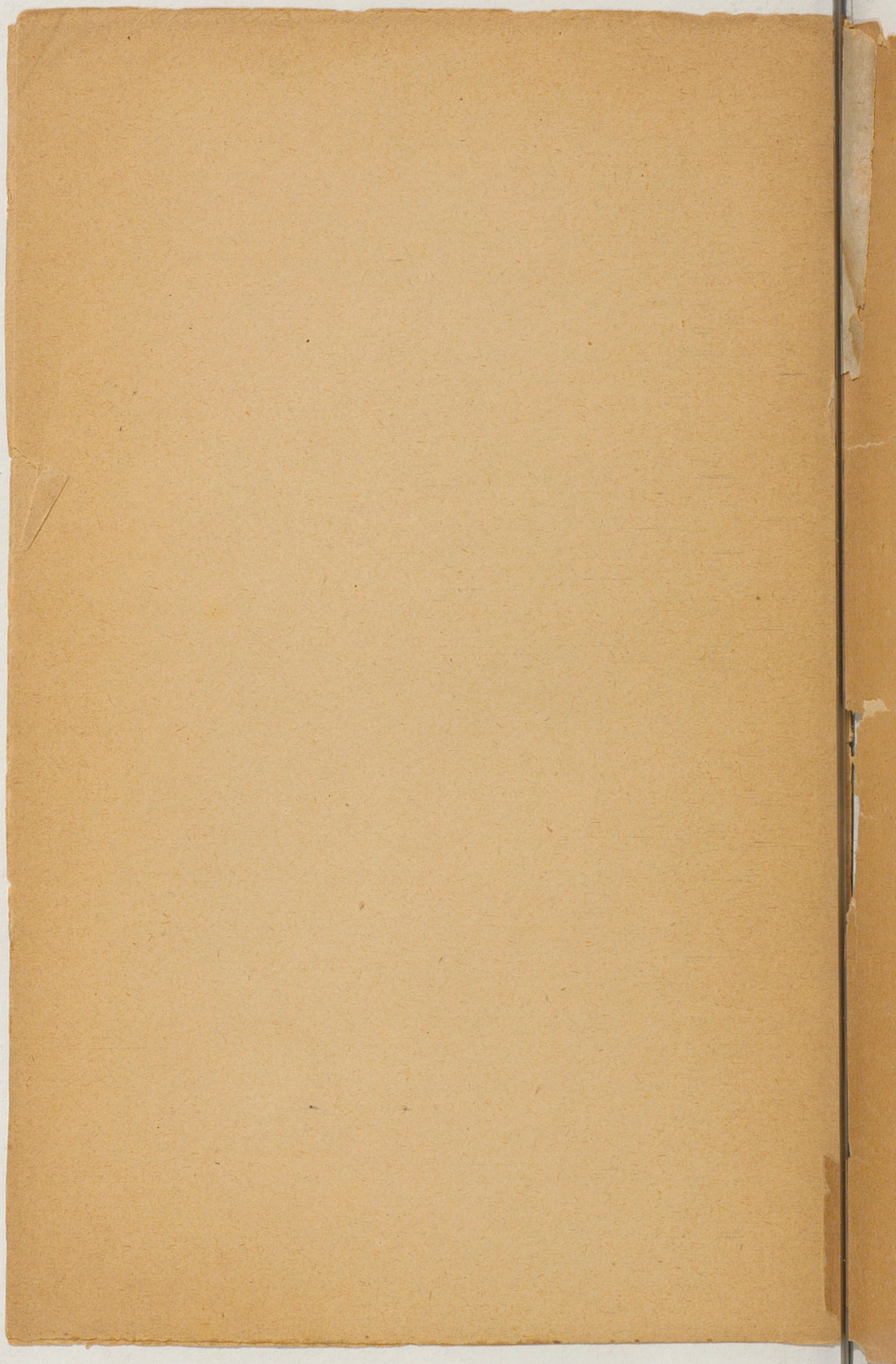
Eune leçon. — <i>A mon cousin J.-B. Blotteau</i> . .	97
Les Bistechs.	99
L'Agache	102
L' faux vitriolé.	104
L' Guéïole.	108
L' Payêle. — <i>A mon ami Léon Delmotte</i>	110
GLOSSAIRE	115

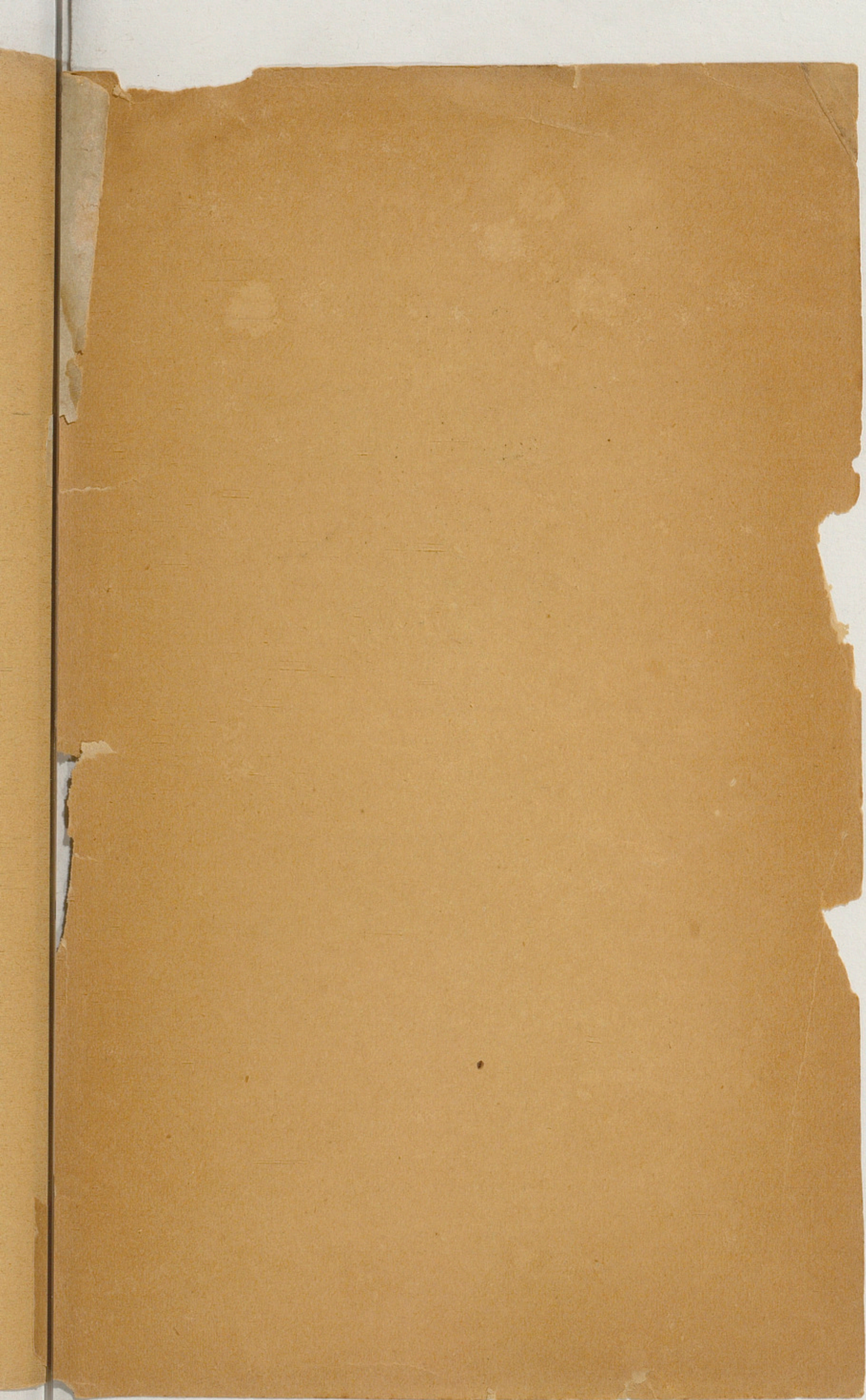














TULIE, IMPRIMERIE MAZEYRIE